

Mme de La Fayette / Bertrand Tavernier

La Princesse de Montpensier

1662 / 2010



Pierre Paul Rubens (1577-1640), *Portrait de Brigida Spinola Doria*, huile sur toile, 152,5 × 99 cm, 1606, National Gallery, Washington.¹

Cahier d'exercices

Proposé par Yves Maubant

Version 1 : août 2017

¹ Portrait choisi pour accompagner cette édition : Mme de La Fayette, *La Princesse de Montpensier*, Gallimard, collection Folio plus classiques, 2015, 127 p. dossier par Marjolaine Forest, lecture d'image par Agnès Verlet.

- Exercice 1** *Les Petites bulles de l'attention* (loi neurologique : quinze minutes, montre en main)
- Exercice 2** Le film, dialogues, personnages, moments, enjeux dramatiques ?
- Exercice 3** De la nouvelle au film
- Exercice 4** La lettre de M. De Chabanes (film)
- Exercice 5** Contrôle de lecture, évaluation par contrat de confiance...
- Exercice 6** Atelier de proposition de sujets
- Exercice 7** Abécédaire : cf. la collection ABCDaire, Flammarion, [ABCDFAuxMonnayeurs.docx](#)
- Exercice 8** Dessiner l'œuvre « nuages de mots » ou schémas heuristiques,
- Exercice 9** Schémas heuristiques
- Exercice 10** Relire *La princesse de Montpensier* un parcours (ou un chemin) de citations.
- Exercice 11** Faites un blog
- Exercice 12** Commentaires (site babelio : une vingtaine de citations)
- Exercice 13** Critiques ou commentaires contradictoires (choix argumenté)
- Exercice 14** Galerie d'images (couvertures et affiches du film)
- Exercice 15** Atlas imaginaire, cartes mentales : l'atlas imaginaire de *La Princesse de Montpensier* ?
- Exercice 16** La carte « Passion » : adapter
- Exercice 17** Carte mentale : la carte du tendre (revue) de *La Princesse de Montpensier*
- Exercice 18** Mises en voix : extraits à une ou plusieurs voix, enregistrés
- Exercice 19** Schémas pour résumer *La Princesse de Montpensier*.
- Exercice 20** « Arrêts sur image » : le film, neuf photogrammes
- Exercice 21** Le travail du décorateur
- Exercice 22** Le musée imaginaire
- Exercice 23** Emission littéraire
- Exercice 24** Mlle de Mézières écrit au duc de Guise
- Exercice 25** Mlle de Mézières tient son journal
- Exercice 26** Résumés de la nouvelle, du film [Lire et relire l'œuvre]
- Exercice 27** *La Princesse de Montpensier* : une adaptation sans relief, une critique (700 mots),
- Exercice 28** Contrepoint nécessaire : *La Princesse de Clèves*.
- Exercice 29** Interview de Mme de la Fayette
- Exercice 30** A trouver : une scène de théâtre et ses didascalies, un audio guide pour un musée imaginaire, un contrepoint musical (d'époque), une lettre du duc de Guise, un monologue intérieur du prince de Montpensier ?...

Avant-propos : enseigner en terminale L, œuvres, méthodes, principes

- Le programme de terminale L peut être caractérisé par cinq éléments pour les professeurs qui le préparent :
- L'ambition, nécessaire, du programme ;
 - Un programme d'œuvres articulé à deux domaines d'étude qui en structurent l'approche : « Littérature et langages de l'image » (avec *La Princesse de Montpensier* pour 2017-2019) et « Lire-écrire-publier » (avec *Les Faux-Monnayeurs* et le *Journal des Faux-Monnayeurs* pour 2016-2018).
 - Un horaire de 2 heures par semaine, soit une soixantaine d'heures pour l'année ;
 - L'hétérogénéité, parfois, de son « public » mais la motivation d'élèves qui ont choisi une section pour la variété de ses contenus culturels et linguistiques et l'ouverture qu'elle permet.
 - Dans cet esprit l'articulation possible aux domaines de la philosophie, de l'histoire géographie et des langues (apprentissages linguistiques fondamentaux et littérature étrangère en langue étrangère).

Un cahier de trente exercices*

Les activités que nous proposons sont destinées à accompagner les recherches faites par chacun (professeurs et élèves), à motiver la lecture de chaque œuvre au programme et surtout à partager avec tous les résultats du travail de chacun.

Pour s'approprier le programme, les propositions d'exercices, en dépit de (ou grâce à) leur caractère parfois peu académique, peuvent se révéler fructueuses. Ne perdant jamais de vue la nature de la composition qui attend les élèves de terminale, elles permettent de créer une communauté de lecteurs, une intelligence collective, une exigence aussi.

Nous insisterons en particulier sur la technique pédagogique de l'abécédaire, simple, éprouvée et ambitieuse. Elle permet de mutualiser, distribuer, différencier, adapter et organiser au plus simple les recherches, et de contourner, par un habile travail hors classe nécessaire de lecture, de recherche et d'écriture, les contraintes de l'horaire.

Pourquoi un abécédaire² ?

C'est un outil de recherche, évolutif, ouvert, rigoureux et souple.

C'est une obligation de synthèse : il obéit à un « cahier des charges ». Celui-ci concerne par exemple le nombre de mots : un contrat de 1000 mots et la limite d'une page seront recherchés, en police ..., taille ... ou bien la citation des sources : tous les articles écrits, repris ou synthétisés signalent la nature de ces sources (livre, web, professeur, synthèse personnelle), le « copier / coller » pur et simple est exclu, les citations sont toujours scrupuleuses et signalées comme telles par des guillemets., les sources externes (notamment sur Internet) font toujours l'objet d'une validation scientifique (ou pas) du professeur.

C'est aussi un moyen de ranger, un vecteur de culture générale, bien au-delà du bac et de ses nécessités, un outil de mémorisation, un instrument de coopération, une œuvre collective, une encyclopédie partagée entre le(s) professeur(s) et les élèves, et un moyen de contribuer pour tous, chacun à sa mesure, les plus savants comme les plus réticents.

Comment ? C'est une sorte de TP mosaïque, comme l'on dit en SVT. Il se construit toute l'année, et, nous insistons, professeur(s) comme élèves y contribuent. Les rubriques évoluent en fonction des travaux faits, de l'imagination de chacun, des nécessités de la classe, des ignorances qui se font jour, des trouvailles, par exemple picturales. Le résultat offre en outre les saveurs étonnantes du coq à l'âne du classement alphabétique, c'est un stimulant gustatif et intellectuel !

Le tout doit enfin permettre des jumelages entre classes dans l'académie (jusqu'à Saint Pierre et Miquelon), la circulation et la synthèse des travaux menés partout et une archive fructueuse : les initiatives prises pour cette classe de L, si injustement considérée parfois, seront (seraient ?) ainsi valorisées.

Pour ce qui est enfin de la lourdeur du nombre d'exercices, elle ne doit pas nous effrayer : il s'agit dans l'océan des possibles de faire des choix cohérents et réalistes, qui concernent aussi la progression à suivre : par quelle œuvre commencer ? Comment éviter une alternance trop déséquilibrée par semestres ? Quels types de bacs blancs organiser ? Combien ? Quels corrigés³ écrire alors à leur suite pour mieux aider les élèves ?

Quelques suggestions de choix, réalisées avec le concours d'élèves de terminale, suivent.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

*** Exercices utilisables sous réserve de citation des sources. Les textes cités et les images le sont pour une utilisation non commerciale et pédagogique dans le cadre strict de la classe ou de l'intranet du lycée.**

Ce cahier de propositions doit rester un document vivant de travail qui nécessite appropriation, sélection, démarche critique pour adapter, modifier, expliciter et, parfois, rendre lisible.

La plupart de ces exercices ont tout de même, expérience de l'auteur oblige, été réellement mis en œuvre et réussis dans le cadre de classes de seconde, de première ou de BTS. Ils correspondent également aux pratiques ordinaires ou originales de nombreux professeurs en France. Bonne lecture à tous et n'hésitez pas à me transmettre vos remarques (constructives, il va de soi).

Le texte de la nouvelle, y compris l'avertissement « Le libraire au lecteur », est en fin de cahier (p. 22-31).

² Un exemple dans un autre domaine : *Abécédaire franco-italien du théâtre*, à l'adresse suivante : <http://lycee-fresnel.etab.ac-caen.fr/spip.php?article147>

³ Cf. un exemple à adapter : <http://lycee-fresnel.etab.ac-caen.fr/spip.php?rubrique35>

Ce cahier de 30 exercices, banque d'idées dans laquelle chacun peut faire son marché, peut être utilisé :

- comme un cahier de vacances (grandes ou petites) ;
- à l'occasion d'un contrat de travail (une sélection à faire) distribué aux élèves dans le cadre d'une pédagogie de projet, une version « exercices et corrigés » pouvant alors être publiée sur le site du lycée ou de l'académie ;
- comme vecteur, des choix adéquats étant faits, de cours différenciant l'approche des œuvres au programme pour s'adapter aux motivations, à l'hétérogénéité du groupe sans céder sur les exigences de lecture propres à l'enseignement de la littérature en classe de terminale.

Chaque exercice vient alors en son temps et un choix est fait*, le cahier mis à disposition pour les élèves permet aux plus motivés de faire un parcours plus ambitieux, en lien par exemple avec un projet post bac lié aux langues ou à la littérature. Le professeur peut lui aussi proposer ses propres exercices et toutes les possibilités de modifications, d'amplifications ou de simplifications sont ouvertes.

Insistons : la dynamique d'exercice, en parallèle d'un travail magistral assurant de solides synthèses, est pédagogiquement essentielle pour s'approprier l'œuvre, former des lecteurs actifs, tenir compte des conseils des spécialistes de l'apprentissage, en ces temps d'écrans multiples et de dispersions avérées de l'attention.

Remarque : la plupart de ces exercices ont déjà été expérimentés et pour certains dans le cadre d'un enseignement de deux heures par semaine (par exemple pour l'abécédaire), tous ont été conçus à partir des œuvres au programme et adaptés à leur nature. Ils ne sont pas seulement pédagogiques (l'exercice pour l'exercice) mais aussi didactiques (des choix légitimes) et savants (une culture littéraire à l'œuvre, ou à l'Œuvre)

Chaque fois que cela est possible, nous nous situons dans une logique qui n'est pas seulement d'examen, mais de culture générale (pour la vie), de communication authentique, dans le et au-delà du cercle restreint de la classe, ou de publication : vous êtes invités, sur les sites spécialisés, sur celui de votre lycée (ce sera une bonne publicité pour le dynamisme de votre établissement) ou sur tout autre support créé à l'occasion, à motiver l'écriture par une perspective de lecture élargie : parents, collègues et élèves du lycée, établissements voisins, élèves de la même section cherchant des informations sur les œuvres au programme, etc.

Editions de référence :

Mme de La Fayette, *La Princesse de Montpensier*, Gallimard, collection Folio plus classiques, 2015, 127 p. dossier par Marjolaine Forest, lecture d'image [Pierre Paul Rubens, *Portrait de Brigida Spinola Doria*, 1606] par Agnès Verlet.

Mme de La Fayette, *La Princesse de Montpensier*, GF, Flammarion, 2017, 202 p., présentation, notes, chronologie, bibliographie par Camille Esmein-Sarrazin, dossier par Camille Esmein-Sarrazin et Jean-Damien Mazaré, avec des extraits du scénario du film, un entretien avec Bertrand Tavernier et un cahier photos des scènes clés.

Mme de La Fayette, *La Princesse de Montpensier*, La Princesse de Montpensier, Atlande, collection Clés Bac, 2017, édition établie par Véronique Leclerc et Émilie Richard [Lycée Millet, Cherbourg].

Mme de La Fayette, *Romans et nouvelles*, Classiques Garnier, 1989, 460 p. édition de A. Niderst (*La Princesse de Montpensier*, p. 1-34 pour le texte et 435-439 pour les notes)

* Quelques exemples de choix⁴ commentés réalisés par des élèves de Terminale L (ex ou futurs -)

Des coups de cœur :

8, 9 et 19 (schémas heuristiques) : créativité, liberté de conception et vertus mnémotechniques et synthétiques.

4 (la lettre de M. de Chabanes), **24** (Mlle de Mézières écrit au duc de Guise), **25** (le journal de Mlle de Mézières, puis de Mme de Montpensier) et **27** (critique du film) : des travaux d'écriture d'invention.

23 (émission littéraire) : pour le travail de groupe, l'oral et le côté « match argumentatif ».

14 (galerie d'images, musée imaginaire) et **20** (neuf photogrammes du film) : pour le travail sur l'image, sa composition, ses lignes de force, sa polysémie, pour le lien avec l'histoire des arts simulante, utile au-delà du bac.

15 (atlas imaginaire), **16** (carte « Passion ») et **17** (nouvelle carte du Tendre) : pour la créativité, les recherches que cela implique, la rigueur et l'imagination, le lien avec la cartographie en géographie et en histoire.

Formateurs et nécessaires, pour une bonne compréhension et des révisions complètes et efficaces :

5 (questionnaire) et **26** (résumés) pour une vision complète et structurée de la nouvelle,

8, 9 et 19 (schémas heuristiques) : à refaire de mémoire ou avec ses notes au moment des révisions finales, cela permet d'être plus actif et de varier les plaisirs dans cette période tendue.

2 (dialogues du film), **12** (commentaires sur un site de lecture) et **10** (chemins de citations) : pour avoir un bon « stock » de citations aussi bien du livre que du film.

28 (contrepoint : *La Princesse de Clèves*) : pour une ouverture maîtrisée à l'histoire du roman au XVII^e siècle.

15, 16 et 17 (les cartographies) : là aussi les cartes conçues à un moment de l'année peuvent être reprises.

Ceux qui aideront le plus directement à la préparation de l'épreuve :

6 (sujet de bac) : un passage obligé, pour entrer dans le laboratoire de leur conception, comprendre leur logique.

3 (de la nouvelle au film, discours directs et indirects, dialogues) et **4** (la lettre de M. de Chabanes) : pour une bonne compréhension du film, du livre et surtout du travail d'adaptation, du lien qui les unit.

13 (choix de critiques contradictoires) et **27** (écriture d'une critique cinématographique) : pour s'exercer à une écriture critique ambitieuse, précise, argumentée.

18 (mises en voix), **28** (interview de Mme de La Fayette) : pour approfondir.

11 (créer un blog), **21** (le travail du décorateur) et **22** (le musée imaginaire) : pour leur qualité de projets « numériques » certes mais qui ont d'abord du sens.

⁴ Avec le concours d'Aude Porchet-Belmonte.

Exercice 1

Le premier exercice que nous proposons pourra paraître « hors sujet », mais il est pourtant au centre de tout. Toute la communauté scientifique et pédagogique est en effet en alerte et doit être en mouvement à ce sujet : il faut réfléchir à l'efficacité de ses temps de « travail » et aux distractions qui les vident de sens, il faut s'obliger à éteindre ses écrans, il faut discipliner et concentrer son attention (c'est un effort, une contrainte, une douleur même, convenons-en).

Voici à ce sujet la conclusion (à méditer et mettre immédiatement en application) du dernier ouvrage de Jean-Philippe Lachaux, neuroscientifique (spécialiste du cerveau et de l'attention, directeur de recherches en neurosciences cognitives) : *Les Petites bulles de l'attention. Se concentrer dans un monde de distractions*, Odile Jacob, collection Science illustrée, 2016, 116 p., p. 115-116.

ÇA VEUT DIRE QUOI, ÊTRE ATTENTIF ?

Imagine que tu aies un bouton sur le sommet de la tête qui te rende superattentif pendant cinq minutes à chaque fois que tu appuies dessus : est-ce que tu t'en servais ? Dans quelles situations ? Tu avais déjà remarqué que l'attention, ça ne sert pas qu'en classe ?

Rester concentré, c'est rester connecté. **Malheureusement, on ne peut pas être connecté à deux choses à la fois, tout comme on ne peut pas regarder dans deux directions à la fois** (certains y arrivent, mais ça donne un air louche...). Faire attention à plusieurs choses en même temps, c'est comme essayer de se couvrir à la fois les pieds et la tête avec une couverture trop petite : c'est impossible. C'est pour ça qu'on passe souvent son temps à se connecter et à se déconnecter avec son attention. **Mais si la connexion s'interrompt sans arrêt, on ne peut rien faire, comme au téléphone ou sur Internet quand on n'a pas beaucoup de réseau. Pour pouvoir utiliser ton énergie mentale, il faut que tu arrives à rester connecté.**

Pour apprendre à skier ou à faire du bateau, tu dois attendre d'être sur les pistes ou sur l'eau... Par contre, toutes les occasions sont bonnes pour apprendre à te concentrer : chez toi, à l'école, au collège, au lycée ou même pendant tes loisirs ! Ça tombe bien, parce que c'est comme le sport ou la musique, ça ne s'apprend pas du jour au lendemain. Mais avec toutes ces heures passées assis en classe, tu as vraiment le temps **d'apprendre à rester connecté...** et tu verras comment **un cours [de littérature] peut te faire progresser en guitare** (si, si).

Pendant quinze minutes (montre en main), vous décidez de vérifier la loi neurologique édictée ci-dessus par Jean-Philippe Lachaux, vous ne faites plus qu'une chose à la fois, privilégiant la concentration et l'efficacité. Vous renouvez cet exercice autant de fois que nécessaire, en augmentant les contraintes de temps, toujours par rapport aux propositions de ce cahier d'exercices.



Exercice 2 Le film, qui a été vu au moins une fois

Attribuez ce dialogue au(x) bon(s) personnage(s), complétez si nécessaire : quel moment, quels enjeux dramatiques ?

1. Soumettez-vous.
2. Vous devez me céder. C'est votre devoir de m'obéir.
3. L'amour est la chose la plus incommode du monde.
4. M'aimerez-vous aussi, madame ? / Quand vous me le commanderez, monsieur.
5. A la cour, tout le monde imite. Imitiez.
6. L'idée du péché, est-ce déjà pécher ? / L'idée sans l'envie, non.
7. Asservis à des routes immuables, respectueux de la hiérarchie universelle qui maintient le faible dans l'orbite du fort sans jamais l'écraser, ils nous enseignent la simple obéissance aux lois d'équilibre et de modestie sans lesquelles d'effroyables collisions se produiraient, entraînant d'effroyables malheurs.
8. Nous payons toujours trop cher le privilège de notre naissance.
9. Mon absence n'a pas nui à votre beauté. / C'est votre retour qui m'a donné un peu d'éclat.
10. Cette barque comme une estrade...
11. Je vois mon cousin que tu as appris à mentir.
12. S'il me demande, il me commande.
13. Tu assassines qui tu veux de ta perfidie, mais sur elle pas un mot fâcheux.
14. Il y a deux puissances contraires sur vous, Saturne et Vénus.
15. M... a repris feu pour moi, et j'en suis heureuse.
16. Comment cela vous m'attendiez ? Au lieu fixé ? Fixé par qui ?
17. Ce n'est qu'un bonheur qui passe, comme l'hirondelle.
18. Vous ne pouvez partager mes sentiments qui sont ceux d'un mari, d'un amant et d'un jaloux.
19. Vous étiez au milieu de nous comme une biche au milieu du brame.
20. Ils sont à Blois pour les contrats.
21. La partie est jouée, Mariette.

Exercice 3 De la nouvelle au film

Quelle place la nouvelle laisse-t-elle au discours direct (la parole mimée des personnages), au discours indirect, au discours indirect libre ou au discours narrativisé ?

Vous faites une version numérisée adaptée de la nouvelle (cf. le fichier .rtf en annexe ou la fin de ce .pdf), visualisant et différenciant (codage simple à trouver) ces éléments de discours. De cette visualisation quantitative et qualitative vous tirez des conclusions d'une part quant à l'économie d'écriture de la nouvelle, d'autre part quant aux reprises, choix et expansions de l'adaptation cinématographique.

Qu'est-ce que le metteur en scène nous dit de ce travail dans l'article suivant : « Adapter Mme de La Fayette : le regard de Bertrand Tavernier », in Mme de La Fayette, *La Princesse de Montpensier*, GF Flammarion, 2017, p. 125-136 ?

Exercice 4 La lettre de M. De Chabanes (film)

Considérant que cette lettre est un des éléments les plus marquants de la fin du film voici quatre exercices possibles qui en prolongent l'intérêt.

1. Lisez la transcription de la lettre de M. de Chabanes à Mme de Montpensier dans le film : quels sont les éléments de la nouvelle qui ont pu nourrir cette lettre ?
2. Atelier de réécriture : entre clichés et lourdeurs syntaxiques ou pléonastiques, voire anachronismes, certains éléments de cette lettre mériteraient d'être repris et par ailleurs il manque une ou plusieurs phrases, que pouvons-nous faire, que proposez-vous ?
3. « Qui connaîtrait mieux que moi votre **dure innocence** » : quelle figure Jean Cosmos utilise-t-il ici et qu'est-ce qui la justifie dans la nouvelle et dans le film ?
4. Imaginez que la princesse de Montpensier, par fidélité à la mémoire de M. de Chabanes, décide, symboliquement, de lui répondre pour ensuite lire cette lettre sur sa tombe (une performance théâtrale est possible). Vous veillerez, comme l'a tenté Jean Cosmos (le dialoguiste) à donner à votre lettre tous les caractères de la langue du XVII^e siècle (lexique, syntaxe). Vous serez attentif au caractère parfaitement cohérent avec l'intrigue du film de cette « réponse ». Vous pouvez, après les avoir recensées et en les signalant, reprendre des phases de la nouvelle.

[Voix off : 1h54'28"-1h56', à l'image : écriture sur la table de l'auberge puis les préparatifs de la Saint Barthélémy]

Princesse, très chère Marie, enfant,

Si je prends aujourd'hui cette liberté de vous écrire comme j'ai pris celle de vous aimer, c'est que, décidé à gagner Moncomble où je m'enfermerai dans le silence, je me fais un devoir de vous servir une dernière fois. Je crains pour vous, madame, ayant eu le bonheur de vous examiner tant d'heures, qui vous connaîtrait mieux que moi ? Qui connaîtrait mieux que moi votre dure innocence, jamais offerte, toujours dans le secret, attendant des autres qu'ils vous tirent un cri et rageant s'ils vous y contraignent ? Vous poursuivez seule le voyage de la vie, comme un pèlerin dans les ténèbres. Ne vous trompez pas d'étoile, Marie, moi je connais la vôtre, à la distance d'une main au dessus de la constellation du Dauphin que nous avons observée ensemble. Je lui ai donné votre nom et je suis assuré quelle est bien vôtre car, dès que je lui parle de ce qui me broie le cœur, elle s'éteint. S'il advenait, comme je le redoute, que vous soyez un jour [...]

[Reprise : M. De Guise face à Mme de Montpensier, dialogue, 2h07'45"]

Sachez que rien ne vous assure de la continuité de sentiment de M. de Guise. S'il se présente une occasion plus favorable à ses intérêts [il me semble que c'est bien le cas aujourd'hui] vous le verrez tourner la tête ailleurs.

[Voix off M. de Chabanes, 2h08'29", images de fin]

Pour moi, vous m'avez apporté l'émerveillement de la jeunesse : la vôtre, et la mienne tardivement resurgie.

Où que je sois, vous m'accompagnerez. Adieu Marie, chère enfant, le bonheur est une éventualité peu probable dans cette dure aventure qu'est la vie pour une âme aussi fière que la vôtre.

Permettez moi de reparaitre de temps à autre dans votre souvenir, comme une ces vieilles chansons que l'oubli n'efface jamais vraiment de notre mémoire. Ayant perdu l'estime de votre mari et le cœur de votre amant au moins vous restera la parfaite amitié de François, comte de Chabanes.

Exercice 5 Contrôle de lecture, évaluation par contrat de confiance...

Ces questions là [ou d'autres] étant posées, vous savez que l'authenticité et la qualité de votre « lecture » des œuvres au programme sera évaluée à partir de ces problématiques. Vous avez tout loisir de les préparer, de faire des fiches, de demander au professeur des éclaircissements. Lors de cette évaluation un choix sera fait, l'ordre pourra être modifié mais il n'y aura pas de question nouvelle. Bon parcours de lecture.

II. Domaine d'étude « Littérature et langages de l'image »

1. *La Princesse de Montpensier* (Madame de La Fayette)

1. Pourquoi le libraire a-t-il pris soin de faire cet « avertissement » avant que nous lisions cette nouvelle ?
2. Qui aime qui et qui est marié avec qui dans *La Princesse de Montpensier* ?
3. Quel rôle joue le contexte historique dans cette nouvelle ?
4. A la lumière de la fin de cette nouvelle comment comprenez-vous cette question : peut-on mourir de ne pas pouvoir aimer ?
5. Qu'est-ce qui différencie Mlle de Mézières et Mme de Montpensier ?

2. *La Princesse de Montpensier* (le film de Bertrand Tavernier)

1. Comment l'image (montage, type de plans, dialogues, regards) traduit-elle les sentiments des personnages ?
2. ... qui dit cela dans le film ? Pourquoi est-ce un élément de dialogue important ?
3. Quel sens le film donne-t-il à l'expression du début de la nouvelle « tourmentée par ses parents » à propos de Mlle de Mézières ?
4. Masques et vérités : comment B. Tavernier filme-t-il la scène du bal ? Quelle image de la cour et des relations humaines cette scène donne-t-elle ?
5. « Victime bafouée » ou « coupable punie » : quelle réponse le film apporte-t-il à cette alternative ?

3. L'adaptation, perspectives de comparaison.

1. Une nouvelle, par définition courte / un film de 2h14' : de quoi sont faits les « allongements » de Tavernier ?
2. Choix de récit : la fiction (ce qui est raconté), l'intrigue, son dénouement sont-ils les mêmes ?
3. Choix de récit : la narration (comment c'est raconté) : sa conduite, les durées, les séquences, les « plans séquence » : sur quoi insiste le cinéaste ?
4. Paysages, décors, costumes, personnages de premier ou de second plan : que privilégie le film par rapport à la nouvelle (trois exemples) ?
5. Début / fin de la narration : comparez les choix de la romancière et du cinéaste.

Exercice 6 Atelier de proposition de sujets

Un sujet « modélisant » ? Par clin d'œil à un sujet *Œdipe-Roi* en 2017 (même domaine d'étude) réfléchissez à celui-ci :

Question 1 (8 pts) : La figure de Madame de Montpensier est-elle la même dans les deux œuvres ?

Question 2 (12 pts) : Comment le trouble amoureux se manifeste-t-il dans les deux œuvres ?

Professeur : un atelier sujets et une banque d'échange entre collègues pourront nourrir une réflexion sur des sujets possibles. Deux exercices sont alors envisageables selon les disponibilités, le niveau et le temps :

Elèves : vous constituez un groupe de travail chargé d'élaborer des sujets pour l'épreuve de littérature, deux questions sont préparées, recherchées, ou bien choisies dans une série proposée, vous veillez à bien penser leur ordre, la logique d'analyse induite, et les reformulations nécessaires pour une plus grande clarté.

Professeur : ayant constitué un groupe d'échanges avec des collègues volontaires via des structures institutionnelles (site académique, blog dédié, initiatives de l'inspection, stages de formation) ou pas (sites collaboratifs du type webletters ou lettres volées), vous faites une typologie des sujets possibles et les communiquez à vos élèves.

Exercice 7 Abécédaire : [ABCDMontpensier.docx](#)

Sur le modèle, par exemple, de la collection ABCDaire chez Flammarion⁵, la classe crée son « abécédaire » qui devrait comporter (liste provisoire) les rubriques suivantes. Comment procédez-vous ? Comment répartissez-vous le travail (professeur compris) ? Quelles règles (cahier des charges, illustrations, légendes) vous donnez-vous ?

1. Adaptation	16. Huguenots
2. Affiches du film	17. Indulgences
3. Amant (sens au XVIIe siècle)	18. Journal de tournage : témoignage du réalisateur
4. Apostat	19. <i>La Princesse de Clèves</i>
5. Avertissement : « Le libraire au lecteur »	20. Lettre de M. de Chabannes (dans le film)
6. Biographie : Mme de La Fayette	21. Massacre de la Saint Barthélémy
7. Biographie : Bertrand Tavernier	22. Péché
8. Carte du tendre (nouvelle -)	23. Personnages
9. Catherine de Médicis	24. Programme
10. Condé (la famille – dans l'histoire de France)	25. Réforme
11. Contexte historique	26. Règne de Charles IX
12. Critiques du film	27. Résumés de l'œuvre (à compléter)
13. Décorateur	28. Saturne et Vénus
14. Dialogues du film (exercice)	29. Sitographie critique
15. Diaporama d'images du film (en créer d'autres)	30. Sujets de bac (exemples)

⁵ <https://www.librairieflammarion.fr/editeur/flammarion/collection/l-abcd-aire/>

Il est possible, même en terminale L, de fonctionner en mini entreprise d'édition : chef de projet, responsable des révisions orthographiques, attaché de presse, spécialiste des réseaux sociaux (community manager, disent les anglicistes) et il est toujours nécessaire de donner des échéances.

Exercice 8 Dessiner l'œuvre

Après ou pendant la lecture : « nuages de mots » ou schémas heuristiques,

Le site lettres volées (merci à lui) propose des « nuages » de mots (ou « tags ») pour l'autre œuvre au programme : <https://www.lettresvolees.fr/gide/nuages.html>, nuages réalisés sur le site en ligne Tagxedo.com

Quels nuages proposeriez-vous pour chacune de ces œuvres ? Attention, tout est signifiant : taille des lettres, position des noms, codage couleur. Veillez à rester lisible, ne surchargez pas votre nuage, il deviendrait orageux !

Exercice 9 Schémas heuristiques

Peu convaincu par ces nuages, vous décidez d'utiliser une autre démarche de « schéma heuristique ». A vos crayons... Je ne connais pas cette démarche de travail, je la découvre :

- <http://www.creativite.net/mindmap-schema-heuristique-topogramme-9/>

- <http://www.mapping-experts.fr/decouvrir-la-carte/cartes-a-la-main/7-regles-pour-realiser-une-carte/>

Exercice 10 Relire *La princesse de Montpensier*

Constituez un parcours (ou un chemin) de citations. Identifiez bien les personnages dont il s'agit, le moment du récit, rétablissez les noms qui manquent.

1. Madame de ... était une personne qui prenait autant de soin de faire éclater ses galanteries que les autres en prennent de les cacher.
2. Le prince de Montpensier s'en retourna à Champigny, pour achever d'accabler la princesse sa femme par sa présence.
3. La honte est la plus violente de toutes les passions.
4. L'on est bien faible quand on est amoureux.
5. Qui n'a point senti le plaisir de donner une violente passion à une personne qui n'en a jamais eu, même de médiocre peut dire qu'il ignore les véritables plaisirs de l'amour.
6. Enfin la passion [de...] le portait si naturellement à ne songer qu'à ce qui pouvait augmenter le bonheur et la gloire de cette princesse qu'il oubliait sans peine les intérêts qu'ont les amants à empêcher que les personnes qu'ils aiment ne soient avec une si parfaite intelligence avec leurs maris.
7. Ce fut le coup mortel pour sa vie : elle ne put résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son mari, le cœur de son amant, et le plus parfait ami qui fut jamais. Elle mourut en peu de jours, dans la fleur de son âge, une des plus belles princesses du monde, et qui aurait été sans doute la plus heureuse, si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions.
8. Son ressentiment éclata bientôt, malgré les réprimandes du cardinal de Lorraine et du duc d'Aumale, ses oncles, qui ne voulaient pas s'opiniâtrer à une chose qu'ils voyaient ne pouvoir empêcher, et il s'emporta avec tant de violence, en présence même du jeune prince de Montpensier, qu'il en naquit entre eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie.
9. Enfin, après avoir bien cherché, elle jeta les yeux sur [...], qu'elle comptait toujours pour son ami, sans considérer qu'il était son amant.
10. **PENDANT** que la guerre civile déchirait la France sous le règne de Charles IX, l'amour ne laissait pas de trouver sa place parmi tant de désordres, et d'en causer beaucoup dans son empire.
11. Quoiqu'ils ne se fussent point parlé depuis si longtemps, ils se retrouvèrent pourtant accoutumés ensemble et leurs cœurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur était pas inconnu.
12. Je ne comprends pas qu'il faille, sur le fondement d'une faiblesse dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne comme moi, et surtout quand on l'est d'une autre à la vue de toute la cour.
13. Le duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit dans ce moment qu'il avait un rival aimé. Il comprit, par le nom de Madame, que ce rival était le duc de Guise, et il ne put douter que la princesse sa sœur ne fût le sacrifice qui avait tendu la princesse de Montpensier favorable aux vœux de son rival. La jalousie, le dépit et la rage, se joignant à la haine qu'il avait déjà pour lui, firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, et il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir, si la dissimulation qui lui était naturelle ne fût venue à son secours et ne l'eût obligé, par des raisons puissantes, en l'état qu'étaient les choses, à ne rien entreprendre contre le duc de Guise.
14. Mme de Montpensier fit, le soir, les honneurs de chez elle avec le même agrément qu'elle faisait toutes choses. Enfin elle ne plut que trop à ses hôtes. Le [...], qui était fort galant et fort bien fait, ne put voir une fortune si digne de lui sans la souhaiter ardemment : Il fut touché du même mal que M. [...]
15. Ce que le hasard avait fait pour rassembler ces deux personnes lui semblait de si mauvais augure qu'il pronostiquait aisément que ce commencement de roman ne serait pas sans suite.

Exercice 11 Faites un blog

A la manière du travail réalisé par le lycée Jean Mermoz de Dakar, faites-en un blog de contributions diverses et variées en créant votre propre « chemin de citations » commentées : <http://tmermoz2017.blogspot.fr/>

Insistons sur la nature et la créativité de la métaphore du *chemin* : votre choix est guidé par une logique, un ou plusieurs itinéraires, des arrêts, des détours aussi...

Attention : un contrôle éditorial, scientifique et orthographique est nécessaire dans ce genre d'entreprise, à organiser donc dans votre lycée, avec le concours des professeurs documentalistes par exemple, et mettez en ligne les échanges de la classe autour de cette œuvre. Créer pour cela un cahier de charges : nombre maximal de signes, relecture orthographique, « visa » d'un expert pour la correction et le niveau des échanges, langue soutenue.

Contributions privées ou publiques, partage, collaborations, jumelages,... : tout est possible (il s'agit de faire écrire et de socialiser ces écrits au-delà du cercle restreint de la classe par tous les moyens ordinaires employés : communautés de lecteurs, d'élèves et de professeurs (babelio, booknode, lettres volées, webletters, réseaux sociaux, blogs...)



Exercice 12 Commentaires

Le site babelio propose une vingtaine de citations sur *La Princesse de Montpensier* : certaines reviennent plusieurs fois : pourquoi ? Si vous êtes inscrit sur ce site, quelles citations ajouter, et à quelles citations pourriez-vous apporter un commentaire ? Quelles règles se donner pour que cette contribution soit rapide et efficace ?

<https://www.babelio.com/livres/La-Fayette-La-princesse-de-Montpensier/968795/citations>

Exercice 13 Critiques ou commentaires contradictoires

https://booknode.com/les-faux-monnayeurs_0171/comments ou <https://www.babelio.com/livres/La-Fayette-La-princesse-de-Montpensier/968795/critiques> : lire quelques critiques ou commentaires et en sélectionner deux, contradictoires mais qui vous paraissent éclairants, argumenter votre choix devant la classe.

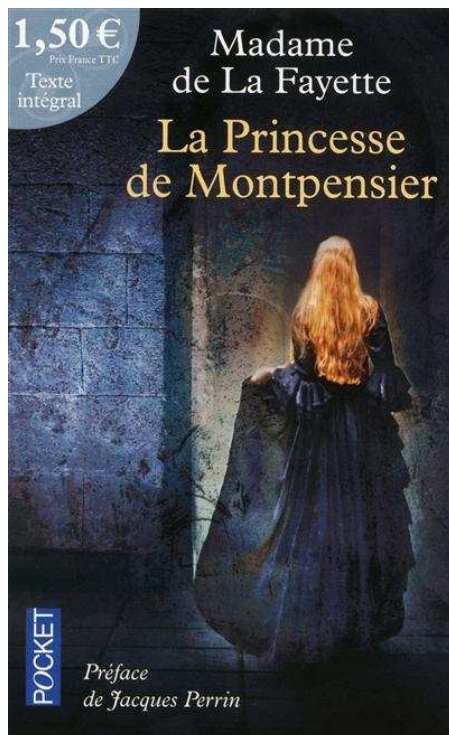
Attention : la contrainte horaire nous oblige à des procédures très « verrouillées » (inspirées par exemple de l'ouvrage *Théâtre en classe entière* de Chantal Dulibine et Bernard Grosjean⁶ ou du type « Ma thèse en 180 secondes ») qui installent des contrats de temps draconiens : les échanges en seront d'autant plus vifs et plus synthétiques : c'est le revers positif de la médaille.

Exercice 14 Galerie d'images (couvertures et affiches du film)

Atelier critique : quelle image de l'œuvre ces premières de couverture donnent-elles ? Peut-on justifier les choix, en écarter certains qui seraient sans intérêt ? Entre les éditeurs et le film les mêmes éléments sont-ils valorisés ? Montage réalisé grâce au site booknode : https://booknode.com/la-princesse-de-montpensier_04638/covers



⁶ Chantal Dulibine et Bernard Grosjean, *Coups de théâtre en classe entière au collège et au lycée*, Scéren CRDP de Créteil, 2004, 335 p., malheureusement indisponible mais présent dans certains CDI. De nombreuses adaptations sont possibles pour le cours de terminale, inspirez-vous par exemple de celle-ci « Beckett chuchoté ». <http://www.pedagogie.ac-nantes.fr/innovation-pedagogique/echanger/beckett-chuchote-682120.kjsp?RH=PER> et lisez ceci : <https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2013-1-page-121.htm>.

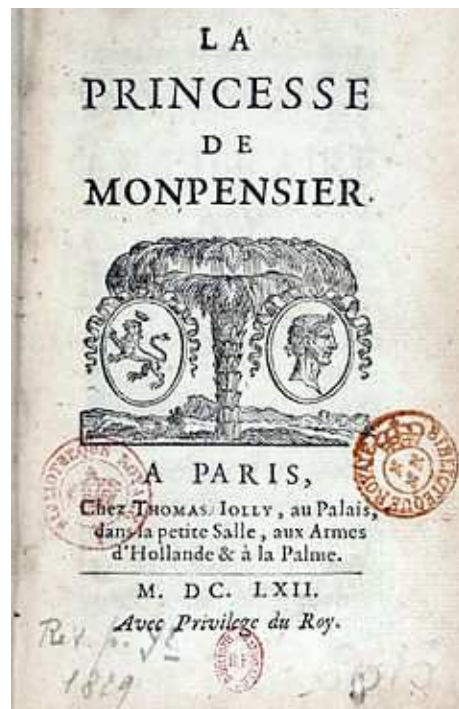


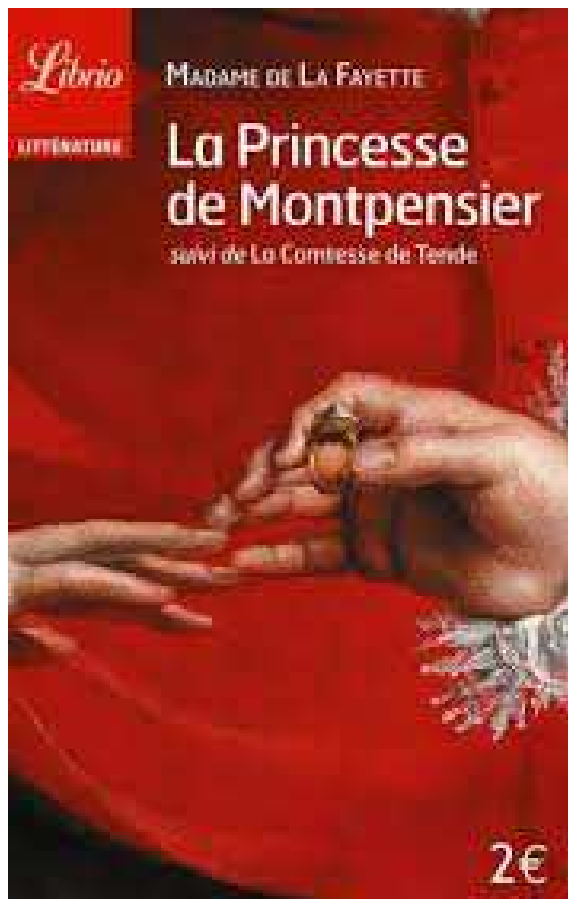
Madame de
Lafayette
Histoire de la princesse
de Montpensier



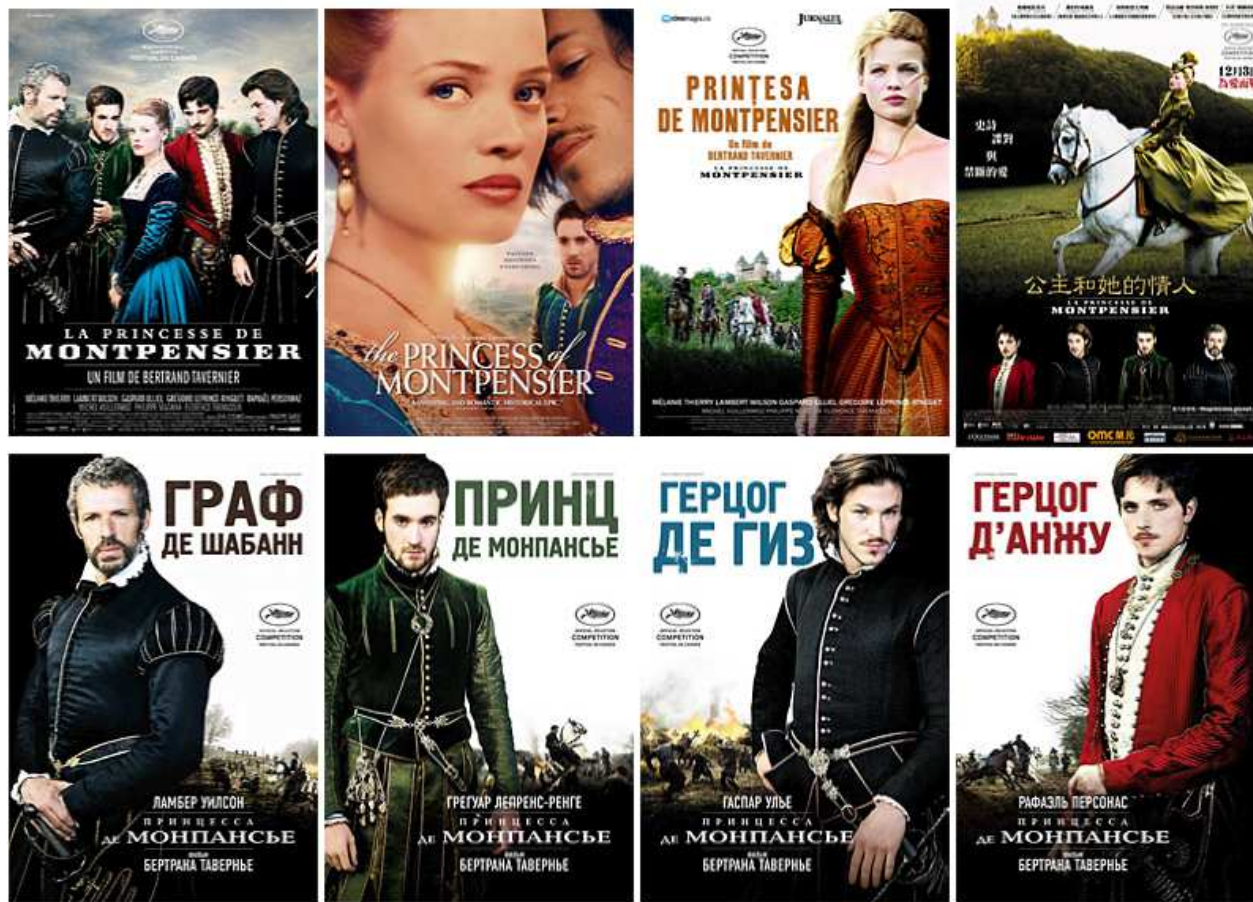
Madame de Lafayette
La Princesse de Montpensier

Texte intégral
+ dossier par Marjolaine Forest





Affiches du film



Source : <https://www.lettresvolees.fr/montpensier/affiches.html>

Exercice 15 L'atlas imaginaire

Relire ces œuvres, cartes mentales : l'atlas imaginaire de *La Princesse de Montpensier* ?

Mais qu'est-ce qu'un atlas imaginaire ? Cf. ci-dessous et l'ouvrage qui circule dans la classe ou bien est disponible au CDI.

Présentez ce concept à votre professeur de philosophie. Quel lien pouvez-vous faire entre son cours et cette démarche de travail ? ...

Vous pouvez élaborer pour chaque œuvre une carte imaginaire, à la fois bilan de lecture et construction d'itinéraires personnels. Découvrez les vertus conceptuelles et mnémotechniques, problématiques et originales de cet exercice et de cet ouvrage, dans lequel je vous propose la carte « Passion » et le commentaire de cette carte. Il vous faudra feuilleter ou vous procurer cet atlas pour en apprécier les subtilités avec une meilleure lisibilité. Source : Louise Van SWAAILJ et Jean KLARE, *L'atlas imaginaire - Notre continent intérieur*, Paris, Autrement, 2000, 96 p. Épuisé, on le trouve facilement d'occasion, notamment dans sa version en anglais parfois moins chère : *The Atlas of experience*, english text version by David Winner, Bloomsbury, 2000, 94 p.

Présentez de même ce concept à votre professeur d'anglais. Serait-ce un scénario possible de séquence dans cette langue, la source d'un apprentissage lexical particulièrement stimulant ?

Et à votre professeur d'histoire géographie : quels conseils de cartographie pourra-t-il vous donner ?

Exercice 16 La carte « Passion » : adapter

La carte passion : comment adapter cette carte pour La Princesse de Montpensier ? Quels mots clés choisir ? Comment les placer sur la carte (une ville, une étendue, un fleuve...) ?



Un bref extrait du commentaire qui accompagne cette carte :

PASSION, CARTE 10⁷

- « *Il ne brûle guère, celui qui peut dire combien il brûle.* »

Cette phrase de Pétrarque touche à l'essence de la passion : incontrôlable, dévorante et brûlante, elle s'installe dans notre esprit désespéré, nous rend esclaves de nos sens et nous attire dans des zones où la raison déraisonne et où notre tête perd son sang-froid. Dans l'Antiquité, la poétesse Sappho exprimait ainsi cette confusion extatique :

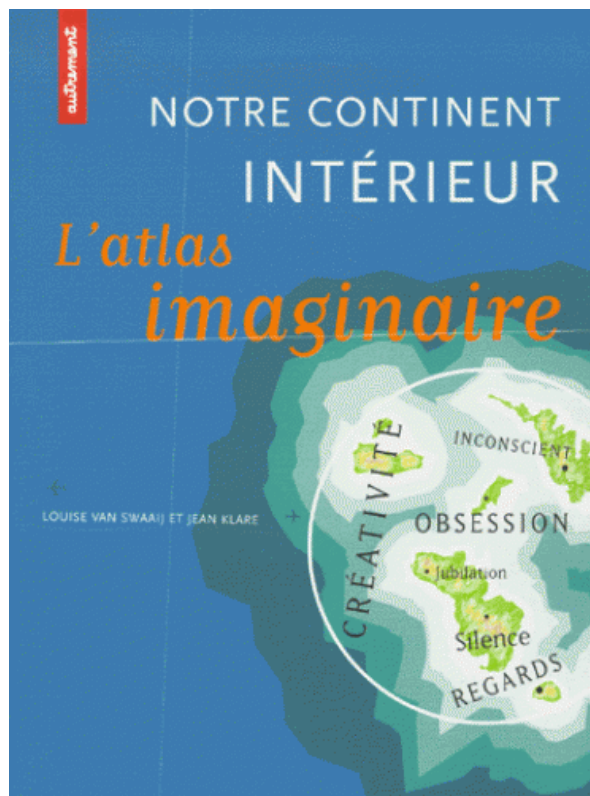
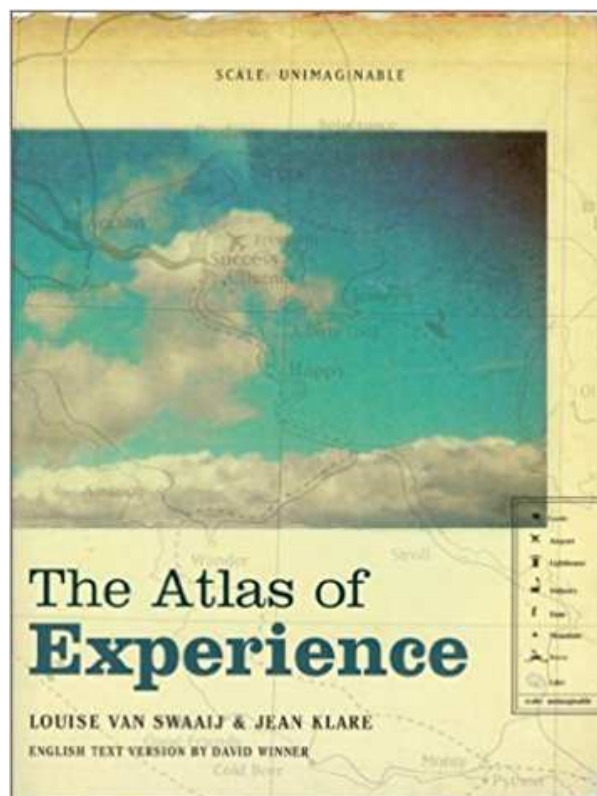
*... car dès que je t'aperçois un instant, il ne m'est plus possible d'articuler une parole : mais ma langue se brise, et, sous ma peau, soudain se glisse un feu subtil : mes yeux sont sans regard, mes oreilles bourdonnent, la sueur ruisselle de mon corps, un frisson me saisit toute ; je deviens plus verte que l'herbe. Et, peu s'en faut, je me sens mourir.*⁸

C'est précisément parce qu'elle permet aux désirs de régner sur l'esprit que la passion ne reçoit pas toujours un accueil aussi enthousiaste. Lorsque sa passion poétique menace de l'emporter sur la philosophie, le philosophe romain Boèce écrit :

[...]

Il est beau d'être raisonnable et serein, mais qui veut vivre dans un monde d'animaux à sang froid, sans désir, sans amour, sans idéal, sans la chaleur que la passion communique à l'existence ?

Le réécrire pour l'adapter à *La Princesse de Montpensier* ou bien répondre à la question suivante : en quoi ce commentaire vous paraît-il adapté à la nouvelle de Mme de La Fayette ?



Exercice 17 Carte mentale

Cartes mentales : la carte du tendre (revue) de *La Princesse de Montpensier*

Qu'est-ce que la carte du Tendre ?

Pourquoi est-ce pertinent de l'associer à *La Princesse de Montpensier* ?

Sur le modèle de cette carte, dont vous modifierez en conséquence la structure et les noms (mais certains peuvent rester, c'est à négocier) vous composerez une carte issue de votre lecture de *Madame de Montpensier*.

⁷ Source : Louise Van Swaaij et Jean Klare, *Notre continent intérieur, l'atlas imaginaire*, Autrement, 2000, p. 50.

⁸ Cité par Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p. 186.



En août 1654, paraît le premier tome d'un roman très attendu le public des salons littéraires et mondains. Pendant les dernières années de la Fronde, alors que les salons avaient suspendu leurs activités, Madeleine de Scudéry était devenue la romancière officielle des rebelles dont elle romance les exploits militaires et amoureux dans *Artamène, ou le Grand Cyrus* (1649-1653). Au centre du premier volume de son nouveau roman, *Clélie, histoire romaine*, se trouve le document le plus célèbre de la littérature de salon, « la Carte du Tendre » (fig. 1).

La carte doit être lue à plusieurs niveaux. D'un point de vue allégorique, c'est la carte de l'imaginaire pays de Tendre (la Tendresse). Mais, lorsque l'héroïne du roman apprend à ses lecteurs à l'utiliser, cette carte devient un moyen d'enseigner aux hommes le point de vue des femmes sur l'art de gagner leur cœur (par exemple il faut s'arrêter à Jolis Vers et passer par Sincérité pour atteindre la ville de Tendre-sur Estime) et de le perdre (une erreur de direction après Négligence conduit le soupirant sur la route d'Oubli). La carte de Madeleine de Scudéry est l'ancêtre des jeux de société modernes. Quinze imitations ou parodies en dix ans attestent le succès du jeu de l'amour.

« La Carte du Tendre » représente aussi, au-delà de ses objectifs galants, la reconnaissance de l'influence des femmes sur la société et annonce une étape majeure de la littérature romanesque. Avec des écrivains comme Marie-Madeleine de La Fayette et Marie-Catherine Desjardins (Mme de Villedieu), le roman français passera, du moins dans ses débuts, sous le contrôle des femmes, au même titre que les salons. En cultivant un raffinement toujours plus poussé dans l'analyse du cœur humain, les romancières, comme le remarquera Brunetière en 1889, n'auront « jamais cessé de traverser la Carte du Tendre » (*Questions de critique*, p. 56).

Source : d'après Joan DeJean (département de langues romanes, university of Pennsylvania), « Dans *Clélie*, Madeleine de Scudéry insère une carte qui dessine une nouvelle géographie des sentiments. **Les salons, la préciosité et l'influence des femmes** », traduit de l'anglais par Huguette Brusick, in Denis Hollier (dir.), *De la littérature française*, Bordas, 1993, p. 287-292.

Exercice 18 Mises en voix

Mises en voix : extraits à une ou plusieurs voix, enregistrés

Pour X extraits choisis, vous préparerez une lecture à deux voix, négocierez la répartition, entraînerez une parfaite diction et enregistrerez le résultat pour une « bibliothèque sonore » du lycée.

Pour X citations choisies, vous les apprenez par cœur, en les réécrivant, en les calligraphiant, en les disant, en les enregistrant, en les diffusant régulièrement.

Exercice 19 Schémas pour résumer *La Princesse de Montpensier*.

Vertiges, renoncements, emportements de l'amour vs jeux et enjeux de pouvoir : schémas pour résumer *La Princesse de Montpensier*.

Voici les personnages de la nouvelle « en vrac » : faites un schéma de leurs relations et de leur rôle, principal ou secondaire, dans le récit.

La princesse de Montpensier. Le prince de Condé. Charles IX. Le duc d'Anjou. Madame de Noirmoutier. Le comte de Chabanes. Élisabeth d'Autriche. Le prince de Montpensier. Le roi de Navarre. Le duc du Maine. Catherine de Médicis. M^{lle} de Mézières. Madame. Le duc de Guise. Le marquis de Mézières. Le cardinal de Lorraine. L'amiral de Châtillon. Le duc d'Aumale. *Le Balafre*. La princesse de Portien.

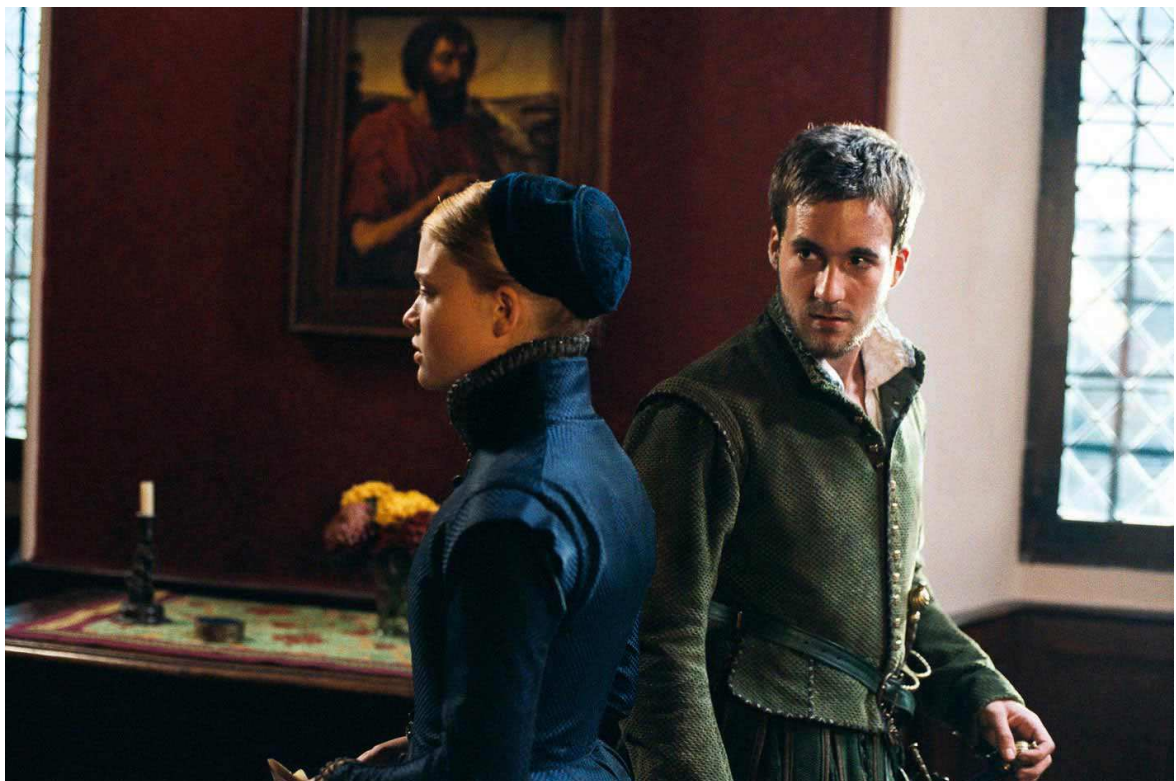
Exercice 20 « Arrêts sur image »

Le film, photogrammes : neuf « arrêts sur image »

Dans quel ordre classer ces images, sur quels critères, quelle légende écrire pour chacune d'elles ? Que raconte chaque image ? Qui ? Quel moment ? Quelles passions, quels sentiments dans le regard, la posture des personnages ? Quel « cadre », quelle lumière, au sens cinématographique du terme ?

D'autres choix d'arrêts sur images seront à préparer à partir du visionnage du DVD...









Source : https://www.lettresvolees.fr/montpensier/documents/LA_PRINCESSE_DE_MONTPENSIER_8PAGES_PEDAGOGIQUE.pdf

Exercice 2.1 Le travail du décorateur

Diaporamas : film, décors... Dans les coulisses d'une adaptation : le travail du décorateur

Il en existe un à cette adresse : <http://www.adcine.com/la-princesse-de-montpensier-1556>, quelle image de l'adaptation nous donne-t-il ? Quel lien faire avec les photogrammes ci-dessus ?

Diaporama



Exercice 22 Le musée imaginaire

Le musée imaginaire de *La Princesse de Montpensier* : choix motivé d'œuvres (peinture, sculpture, architecture).

Si l'expression de « musée imaginaire » est bien empruntée à André Malraux⁹, nous sommes ici dans une adaptation pédagogique assez souple : rien de moins et rien de plus qu'un choix motivé d'œuvres (peinture, sculpture, architecture) aux puissantes vertus mnémotechniques et culturelles. Bien au delà du programme du baccalauréat et de l'année de terminale, cette façon ouverte de travailler les œuvres forme des amateurs d'art, procure des émerveillements, explore des significations invisibles au premier coup d'œil inexpert.

Chaque œuvre au programme peut être associée, à partir d'éléments explicites ou de liens implicites à une galerie d'images qui explorent non seulement des illustrations possibles mais des associations symboliques, un climat esthétique et intellectuel, un contexte de création, des thèmes particuliers de l'œuvre. Par exemple, l'édition Gallimard (collection Folio plus classiques) de *La Princesse de Montpensier* propose de travailler à partir de ce tableau (cf. première de couverture) : Pierre Paul Rubens (1577-1640), *Portrait de Brigida Spinola Doria*, huile sur toile, 152,5 × 99 cm, 1606, National Gallery, Washington et évoque dans le dossier cette autre œuvre du même peintre : *Portrait de Maria Serra Pallavicino*, 1606, huile sur toile, 241 cm x 140 cm, Kingston Lacy, Dorset cf. p. 31).

Pour quelle raison ces œuvres peuvent-elles être associées à la lecture des ouvrages au programme ?

Quelles autres œuvres lui associer ?

Exercice 23 Emission littéraire

Emission littéraire, des lecteurs s'affrontent autour de la qualité de l'adaptation de Bertrand Tavernier... [Organisé au lycée en guise de bilan de lecture ?]

Un scénario à écrire et une rencontre à organiser : deux équipes et un modérateur. Les termes du débat sont vifs, mais courtois, les arguments et les exemples (une « banque » a été préparée) sont précis. [Sur le modèle des « débats citoyens » en langue, on tire au sort une posture : enthousiaste ou peu convaincu. Il est possible de constituer un jury avec des personnalités extérieures, des élèves d'autres classes, de première L notamment]

Exercice 24 Mlle de Mézières écrit au duc de Guise

A un moment de la nouvelle que vous préciserez, Mlle de Mézières (*La Princesse de Montpensier* ?) écrit au duc de Guise pour témoigner de ses émois, de ses troubles, d'une passion irréprouvable...

Exercice 25 Mlle de Mézières, puis Mme de Montpensier tient son journal

Pour ce « sujet d'invention » comme pour les autres, il faut écrire un cahier des charges, dans une logique de pastiche de la langue du XVII^e siècle d'une part, de parfaite vraisemblance des deux écrits d'autre part, comme s'il s'agissait de brouillons de Mme de La Fayette miraculeusement retrouvés, et auxquels elle avait renoncé pour des raisons d'économie, par définition resserrée, de la nouvelle.

Exercice 26 Résumés de la nouvelle, du film [Lire et relire l'œuvre, à faire]

X résumés : lignes de force, structure et schémas dramatiques.

Il s'agit, après qu'on a lu l'œuvre, et notamment au moment des révisions de comparer plusieurs résumés de la nouvelle, ou d'en écrire un soi-même, pour avoir très précisément en mémoire la ligne narrative, le mode de narration, les étapes dramatiques, l'évolution des personnages, les forces agissantes. Il est possible de créer des résumés lacunaires, ou fautifs, ou trop longs pour tester les élèves et imposer avec une contrainte forte de nombre de mots un « résumé du résumé » qui aille à l'essentiel en obligeant à des choix raisonnés.

Exercice 27 « La Princesse de Montpensier : une adaptation sans relief »

Si vous deviez écrire vous-même une critique avec ce titre (maximum 700 mots), quelle serait-elle ?

Exercice 28 Contrepoint nécessaire : *La Princesse de Clèves*.

Un roman paru en 1678 : quels liens avec *La Princesse de Montpensier* ?

Eclairage : le résumé (notamment) d'un article de John D. Lyons (département de langue et littérature française, University of Virginia), « 1678. Le roman s'affirme. Publication de *La Princesse de Clèves*, sans nom d'auteur », traduit de l'anglais par Ginette Morel, in Denis Hollier (dir.), *De la littérature française*, Bordas, 1993, p. 337-341. [Lien : [ArticleBordasRésuméPdeClèves.pdf](http://www.universalis.fr/encyclopedie/musee-imaginaire/)]

Exercice 29 Interview de Mme de La Fayette

Le genre est anachronique, convenons-en, mais ses propos ne le seront pas : après avoir fait paraître sa nouvelle sans y avoir apposé son nom, Mme de La Fayette se décide à assumer la paternité de cet écrit. Elle répond à cette occasion aux questions d'une lectrice de son époque. Pour préparer cette interview vous enquêtez sur l'époque, les salons, le genre de la nouvelle, la vie de l'auteur, la réception de l'œuvre... Pour l'équilibre, la progression et le volume des réponses, vous prenez modèle sur les interviews du réalisateur. Et c'est bien dans la langue du XVII^e siècle que vous faites parler Mme de La Fayette !

Exercice 30 A trouver : une scène de théâtre et ses didascalies ? Un audioguide pour un musée imaginaire ? Un contrepoint musical (XVII^e ?) Un monologue intérieur du prince de Montpensier ? Une lettre du duc de Guise ?...

⁹ Cf. par exemple <http://www.universalis.fr/encyclopedie/musee-imaginaire/> (article de Guy Bellouet)

LA PRINCESSE DE MONTPENSIER.

[Source du texte numérisé : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Princesse_de_Montpensier, ici révisé et augmenté sur la base de l'édition établie par Alain Niderst, Classiques Garnier, 1989]

Rappel : l'exercice 3 (De la nouvelle au film) se sert de cette version numérisée pour visualiser la place du discours direct ou indirect dans la nouvelle, à confronter ensuite au travail du dialoguiste pour le film.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR

LE respect que l'on doit à l'illustre nom qui est à la tête de ce livre, et la considération que l'on doit avoir pour les éminentes personnes qui sont descendues de ceux qui l'ont porté, m'oblig[ent] de dire, pour ne pas manquer envers les uns ni les autres en donnant cette histoire au public, qu'elle n'a été tirée d'aucun manuscrit qui nous soit demeuré du temps des personnes dont elle parle. L'auteur ayant voulu, pour son divertissement, écrire des aventures inventées à plaisir, a jugé plus à propos de prendre des noms connus dans nos histoires que de se servir de ceux que l'on trouve dans les romans, croyant bien que la réputation de M^{me} de Montpensier ne serait pas blessée par un récit effectivement fabuleux. S'il n'est pas de ce sentiment, j'y supplée par cet avertissement qui sera aussi avantageux à l'auteur que respectueux pour moi envers les morts qui y sont intéressés et envers les vivants qui pourraient y prendre part.*

*[La vraie Mme de Montpensier], fille de Gaston d'Orléans, la célèbre « grande Mademoiselle », Anne-Louise de Bourbon (1627-1694), protectrice de Segrais** [écrivain du XVII^e siècle qui fut le confident, l'ami et le secrétaire littéraire de Mme de La Fayette, les premières éditions de *La Princesse de Montpensier* parurent sous son nom] ; sans doute fallut-il son autorisation pour publier cette nouvelle et peut-être exigea-t-elle cet avis du *Libraire au lecteur*. [Note de l'édition d'A. Niderst, *Op. cit.*, Garnier, p. 435]

** Pour préciser son portrait et pour une autre raison anecdotique que vous découvrirez, il peut être utile de faire des recherches complémentaires sur cet écrivain.

PENDANT que la guerre civile déchirait la France sous le règne de Charles IX, l'amour ne laissait pas de trouver sa place parmi tant de désordres, et d'en causer beaucoup dans son empire. La fille unique du marquis de Mézières, héritière très-considérable, et par ses grands biens, et par l'illustre maison d'Anjou, dont elle était descendue, était promise au duc du Maine, cadet du duc de Guise, que l'on a depuis appelé *le Balafré*. L'extrême jeunesse de cette grande héritière retardait son mariage, et cependant le duc de Guise, qui la voyait souvent, et qui voyait en elle les commencements d'une grande beauté, en devint amoureux, et en fut aimé. Ils cachèrent leur amour avec beaucoup de soin. Le duc de Guise, qui n'avait pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis, souhaitait ardemment de l'épouser ; mais la crainte du cardinal de Lorraine, qui lui tenait lieu de père, l'empêchait de se déclarer. Les choses étaient en cet état, lorsque la maison de Bourbon, qui ne pouvait voir qu'avec envie l'élévation de celle de Guise, s'apercevant de l'avantage qu'elle recevrait de ce mariage, se résolut de le lui ôter et d'en profiter elle-même, en faisant épouser cette héritière au jeune prince de Montpensier. On travailla à l'exécution de ce dessein avec tant de succès, que les parents de mademoiselle de Mézières, contre les promesses qu'ils avaient faites au cardinal de Lorraine, se résolurent de la donner en mariage à ce jeune prince. Toute la maison de Guise fut extrêmement surprise de ce procédé ; mais le duc en fut accablé de douleur, et l'intérêt de son amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront insupportable. Son ressentiment éclata bientôt, malgré les réprimandes du cardinal de Lorraine et du duc d'Aumale, ses oncles, qui ne voulaient pas s'opiniâtrer à une chose qu'ils voyaient ne pouvoir empêcher ; et il s'emporta avec tant de violence, en présence même du jeune prince de Montpensier, qu'il en naquit entre eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie. Mademoiselle de Mézières, tourmentée par ses parents d'épouser ce prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvait épouser le duc de Guise, et connaissant par sa vertu qu'il était dangereux d'avoir pour beau-frère un homme qu'elle eût souhaité pour mari, se résolut enfin de suivre le sentiment de ses proches et conjura M. de Guise de ne plus apporter d'obstacle à son mariage. Elle épousa donc le prince de Montpensier qui, peu de temps après, l'emmena à Champigny, séjour ordinaire des princes de sa maison, pour l'ôter de Paris où apparemment tout l'effort de la guerre allait tomber. Cette grande ville était menacée d'un siège par l'armée des huguenots, dont le prince de Condé était le chef, et qui venait de déclarer la guerre au roi pour la seconde fois. Le prince de Montpensier, dans sa plus tendre jeunesse, avait fait une amitié très-particulière avec le comte de Chabanes, qui était un homme d'un âge beaucoup plus avancé que lui, et d'un mérite extraordinaire. Ce comte avait été si sensible à l'estime et à la confiance de ce jeune prince, que, contre les engagements qu'il avait avec le prince de Condé, qui lui faisait espérer des emplois considérables dans le parti des huguenots, il se déclara pour les catholiques, ne pouvant se résoudre à être opposé en quelque chose à un homme qui lui était si cher. Ce changement de parti n'ayant point d'autre fondement, l'on douta qu'il fût véritable, et la reine-mère, Catherine de Médicis, en eut de si grands soupçons que, la guerre étant déclarée par les huguenots, elle eut dessein de le faire arrêter ; mais le prince de Montpensier l'en empêcha et emmena Chabanes à Champigny en s'y en allant avec sa femme. Le comte, ayant l'esprit fort doux et fort agréable, gagna bientôt l'estime de la princesse de Montpensier, et en peu de temps, elle n'eut pas moins de confiance et d'amitié pour lui, qu'en avait le prince son mari. Chabanes, de son côté, regardait avec admiration tant de beauté, d'esprit et de vertu qui paraissaient en cette jeune princesse ; et, se servant de l'amitié qu'elle lui témoignait pour lui inspirer des sentiments d'une vertu

extraordinaire et digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de temps une des personnes du monde les plus achevées. Le prince étant revenu à la cour, où la continuation de la guerre l'appelait, le comte demeura seul avec la princesse, et continua d'avoir pour elle un respect et une amitié proportionnés à sa qualité et à son mérite. La confiance s'augmenta de part et d'autre, et à tel point du côté de la princesse de Montpensier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avait eue pour M. de Guise ; mais elle lui apprit aussi en même-temps qu'elle était presque éteinte, et qu'il ne lui en restait que ce qui était nécessaire pour défendre l'entrée de son cœur à une autre inclination, et que, la vertu se joignant à ce reste d'impression, elle n'était capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oseraient avoir de l'amour pour elle. Le comte, qui connaissait la sincérité de cette belle princesse, et qui lui voyait d'ailleurs des dispositions si opposées à la faiblesse de la galanterie, ne douta point de la vérité de ses paroles, et néanmoins il ne put se défendre de tant de charmes qu'il voyait tous les jours de si près. Il devint passionnément amoureux de cette princesse ; et, quelque honte qu'il trouvât à se laisser surmonter, il fallut céder et l'aimer de la plus violente et de la plus sincère passion qui fut jamais. S'il ne fut pas maître de son cœur, il le fut de ses actions. Le changement de son âme n'en apporta point dans sa conduite, et personne ne soupçonna son amour. Il prit un soin exact, pendant une année entière, de le cacher à la princesse, et il crut qu'il aurait toujours le même désir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres ; il lui donna l'envie de parler, et, après tous les combats qui ont accoutumé de se faire en pareilles occasions, il osa lui dire qu'il l'aimait, s'étant bien préparé à essuyer les orages dont la fierté de cette princesse le menaçait ; mais il trouva en elle une tranquillité et une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'était attendu. Elle ne prit pas la peine de se mettre en colère contre lui. Elle lui représenta en peu de mots la différence de leurs qualités et de leur âge, la connaissance particulière qu'il avait de sa vertu et de l'inclination qu'elle avait eue pour le duc de Guise, et surtout ce qu'il devait à l'amitié et à la confiance du prince son mari. Le comte pensa mourir à ses pieds de honte et de douleur. Elle tâcha de le consoler en l'assurant qu'elle ne se souviendrait jamais de ce qu'il venait de lui dire, qu'elle ne se persuaderait jamais une chose qui lui était si désavantageuse et qu'elle ne le regarderait jamais que comme son meilleur ami. Ces assurances consolèrent le comte, comme on se le peut imaginer. Il sentit le mépris des paroles de la princesse dans toute leur étendue, et, le lendemain, la revoyant avec visage aussi ouvert que de coutume, son affliction en redoubla de la moitié ; le procédé de la princesse ne la diminua pas. Elle vécut avec lui avec la même bonté qu'elle avait accoutumé. Elle lui reparla, quand l'occasion en fit naître le discours, de l'inclination quelle avait eue pour le duc de Guise ; et, la renommée commençant alors à publier les grandes qualités qui paraissaient en ce prince, elle lui avoua qu'elle en sentait de la joie, et qu'elle était bien aise de voir qu'il méritait les sentiments qu'elle avait eus pour lui. Toutes ces marques de confiance, qui avaient été si chères au comte, lui devinrent insupportables. Il n'osait pourtant le témoigner à la princesse, quoiqu'il osât bien la faire souvenir quelquefois de ce qu'il avait eu la hardiesse de lui dire. Après deux années d'absence, la paix étant faite, le prince de Montpensier revint trouver la princesse sa femme, tout couvert de la gloire qu'il avait acquise au siège de Paris et à la bataille de Saint-Denis. Il fut surpris de voir la beauté de cette princesse dans une si grande perfection, et, par le sentiment d'une jalousie qui lui était naturelle, il en eut quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne serait pas seul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joie de revoir le comte de Chabanes, pour qui son amitié n'était point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'esprit et de l'humeur de sa femme, qui lui était quasi une personne inconnue, par le peu de temps qu'il avait demeuré avec elle. Le comte, avec une sincérité aussi exacte que s'il n'eût point été amoureux, dit au prince tout ce qu'il connaissait en cette princesse capable de la lui faire aimer ; et il avertit aussi madame de Montpensier de toutes les choses qu'elle devait faire pour achever de gagner le cœur et l'estime de son mari.

Enfin, la passion du comte le portait si naturellement à ne songer qu'à ce qui pouvait augmenter le bonheur et la gloire de cette princesse, qu'il oubliait sans peine l'intérêt qu'ont les amants à empêcher que les personnes qu'ils aiment ne soient dans une parfaite intelligence avec leurs maris. La paix ne fit que paraître. La guerre recommença aussitôt, par le dessein qu'eut le roi de faire arrêter à Noyers le prince de Condé et l'amiral de Châtillon ; et, ce dessein ayant été découvert, l'on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, et le prince de Montpensier fut contraint de quitter sa femme, pour se rendre où son devoir l'appelait. Chabanes le suivit à la cour, s'étant entièrement justifié auprès de la reine. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il quitta la princesse, qui, de son côté, demeura fort triste des périls où la guerre allait exposer son mari. Les chefs des huguenots s'étaient retirés à La Rochelle. Le Poitou et la Saintonge étant dans leur parti, la guerre s'y alluma fortement, et le roi y rassembla toutes ses troupes. Le duc d'Anjou, son frère, qui fut depuis Henri III, y acquit beaucoup de gloire par plusieurs belles actions, et entre autres par la bataille de Jarnac, où le prince de Condé fut tué. Ce fut dans cette guerre que le duc de Guise commença à avoir des emplois considérables et à faire connaître qu'il passait de beaucoup les grandes espérances qu'on avait conçues de lui. Le prince de Montpensier, qui le haïssait, et comme son ennemi particulier, et comme celui de sa maison, ne voyait qu'avec peine la gloire de ce duc, aussi bien que l'amitié que lui témoignait le duc d'Anjou. Après que les deux armées se furent fatiguées par beaucoup de petits combats, d'un commun consentement on licencia les troupes pour quelque temps. Le duc d'Anjou demeura à Loches, pour donner ordre à toutes les places qui eussent pu être attaquées. Le duc de Guise y demeura avec lui ; et le prince de Montpensier, accompagné du comte de Chabanes, s'en retourna à Champigny, qui n'était pas fort éloigné de là. Le duc d'Anjou allait souvent visiter les places qu'il faisait fortifier. Un jour qu'il revenait à Loches par un chemin peu connu de ceux de sa suite, le duc de Guise, qui se vantait de le savoir, se mit à la tête de la troupe pour servir de guide ; mais, après avoir marché quelque temps, il s'égarait et se trouva sur le bord d'une petite rivière, qu'il ne reconnut pas lui-même. Le duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits ; et, étant arrêtés en ce lieu, aussi disposés à la joie qu'ont accoutumé de

l'être de jeunes princes, ils aperçurent un petit bateau qui était arrêté au milieu de la rivière, et, comme elle n'était pas large, ils distinguèrent aisément dans ce bateau trois ou quatre femmes, et une entre autres qui leur sembla fort belle, qui était habillée magnifiquement, et qui regardait avec attention deux hommes qui pêchaient auprès d'elles. Cette aventure donna une nouvelle joie à ces jeunes princes et à tous ceux de leur suite. Elle leur parut une chose de roman. Les uns disaient au duc de Guise, qu'il les avait égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne, les autres, qu'il fallait, après ce qu'avait fait le hasard, qu'il en devînt amoureux ; et le duc d'Anjou soutenait que c'était lui qui devait être son amant. Enfin, voulant pousser l'aventure à bout, ils firent avancer dans la rivière de leurs gens à cheval, le plus avant qu'à se put, pour crier à cette dame que c'était monsieur d'Anjou qui eût bien voulu passer de l'autre côté de l'eau et qui priait qu'on le vînt prendre. Cette dame, qui était la princesse de Montpensier, entendant dire que le duc d'Anjou était là et ne doutant point, à la quantité des gens qu'elle voyait au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer son bateau pour aller du côté où il était. Sa bonne mine le lui fit bientôt distinguer des autres ; mais elle distingua encore plutôt le duc de Guise : sa vue lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir et qui la fit paraître aux yeux de ces princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le duc de Guise la reconnut d'abord, malgré le changement avantageux qui s'était fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avait vue. Il dit au duc d'Anjou qui elle était, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avait prise ; mais, voyant madame de Montpensier si belle, et cette aventure lui plaisant si fort, il se résolut de l'achever ; et, après mille excuses et mille compliments, il inventa une affaire considérable, qu'il disait avoir au-delà de la rivière, et accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le duc de Guise, donnant ordre à tous ceux qui les suivaient d'aller passer la rivière à un autre endroit, et de les venir joindre à Champigny, que madame de Montpensier leur dit qui n'était qu'à deux lieues de là. Sitôt qu'ils furent dans le bateau, le duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devaient une si agréable rencontre, et ce qu'elle faisait au milieu de la rivière. Elle lui répondit, qu'étant partie de Champigny avec le prince son mari, dans le dessein de le suivre à la chasse, s'étant trouvée trop lasse, elle était venue sur le bord de la rivière, où la curiosité de voir prendre un saumon qui avait donné dans un filet, l'avait fait entrer dans ce bateaux. M. de Guise ne se mêlait point dans la conversation ; mais, sentant réveiller vivement dans son cœur tout ce que cette princesse y avait autrefois fait naître, il pensait en lui-même qu'il sortirait difficilement de cette aventure, sans rentrer dans ses liens. Ils arrivèrent bientôt au bord, où ils trouvèrent les chevaux et les écuyers de madame de Montpensier, qui l'attendaient. Le duc d'Anjou et le duc de Guise lui aidèrent à monter à cheval, où elle se tenait avec une grâce admirable. Pendant tout le chemin, elle les entretint agréablement de diverses choses. Ils ne furent pas moins surpris des charmes de son esprit, qu'ils l'avaient été de sa beauté ; et ils ne purent s'empêcher de lui faire connaître qu'ils en étaient extraordinairement surpris. Elle répondit à leurs louanges avec toute la modestie imaginable ; mais un peu plus froidement à celles du duc de Guise, voulant garder une fierté qui l'empêchait de fonder aucune espérance sur l'inclination qu'elle avait eue pour lui. En arrivant dans la première cour de Champigny, ils trouvèrent le prince de Montpensier, qui ne faisait que de revenir de la chasse. Son étonnement fut grand de voir marcher deux hommes à côté de sa femme ; mais il fut extrême, quand, s'approchant de plus près, il reconnut que c'était le duc d'Anjou et le duc de Guise. La haine qu'il avait pour le dernier se joignant à sa jalousie naturelle lui fit trouver quelque chose de si désagréable à voir ces princes avec sa femme, sans savoir comment ils s'y étaient trouvés, ni ce qu'ils venaient faire en sa maison, qu'il ne put cacher le chagrin qu'il en avait. Il en rejeta adroitement la cause sur la crainte de ne pouvoir recevoir un si grand prince selon sa qualité, et comme il l'eût bien souhaité. Le comte de Chabanes avait encore plus de chagrin de voir M. de Guise auprès de madame de Montpensier, que M. de Montpensier n'en avait lui-même : ce que le hasard avait fait pour rassembler ces deux personnes lui semblait de si mauvais augure, qu'il pronostiquait aisément que ce commencement de roman ne serait pas sans suite. Madame de Montpensier fit le soir les honneurs de chez elle avec le même agrément qu'elle faisait toutes choses. Enfin elle ne plut que trop à ses hôtes. Le duc d'Anjou, qui était fort galant et fort bien fait, ne put voir une fortune si digne de lui sans la souhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que M. de Guise ; et, feignant toujours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigny, sans être obligé d'y demeurer que par les charmes de madame de Montpensier, le prince son mari ne faisant point de violence pour l'y retenir. Le duc de Guise ne partit pas sans faire entendre à madame de Montpensier qu'il était pour elle ce qu'il avait été autrefois : et, comme sa passion n'avait été sue de personne, il lui dit plusieurs fois devant tout le monde, sans être entendu que d'elle, que son cœur n'était point changé : et lui et le duc d'Anjou partirent de Champigny avec beaucoup de regret. Ils marchèrent longtemps tous deux dans un profond silence : mais enfin le duc d'Anjou, s'imaginant tout d'un coup que ce qui faisait sa rêverie pouvait bien causer celle du duc de Guise, lui demanda brusquement s'il pensait aux beautés de la princesse de Montpensier. Cette demande si brusque, jointe à ce qu'avait déjà remarqué le duc de Guise des sentiments du duc d'Anjou, lui fit voir qu'il serait infailliblement son rival, et qu'il lui était très-important de ne pas découvrir son amour à ce prince. Pour lui en ôter tout soupçon, il lui répondit, en riant, qu'il paraissait lui-même si occupé de la rêverie dont il l'accusait, qu'il n'avait pas jugé à propos de l'interrompre ; que les beautés de la princesse de Montpensier n'étaient pas nouvelles pour lui ; qu'il s'était accoutumé à en supporter l'éclat du temps qu'elle était destinée à être sa belle-sœur ; mais qu'il voyait bien que tout le monde n'en était pas si peu ébloui. Le duc d'Anjou lui avoua qu'il n'avait encore rien vu qui lui parût comparable à cette jeune princesse, et qu'il sentait bien que sa vue lui pourrait être dangereuse, s'il y était souvent exposé. Il voulut faire convenir le duc de Guise qu'il sentait la même chose ; mais ce duc, qui commençait à se faire une affaire sérieuse de son amour, n'en voulut rien avouer. Ces princes s'en retournèrent à Loches, faisant souvent leur agréable conversation de l'aventure qui leur avait découvert la princesse de Montpensier. Ce ne fut pas un sujet de si grand divertissement dans Champigny. Le

prince de Montpensier était mal content de tout ce qui était arrivé, sans qu'il en pût dire le sujet. Il trouvait mauvais que sa femme se fût trouvée dans ce bateau. Il lui semblait qu'elle avait reçu trop agréablement ces princes ; et, ce qui lui déplaisait le plus, était d'avoir remarqué que le duc de Guise l'avait regardée attentivement. Il en conçut dès ce moment une jalousie furieuse, qui le fit ressouvenir de l'emportement qu'il avait témoigné lors de son mariage ; et il eut quelque pensée que, dès ce temps-là même, il en était amoureux. Le chagrin que tous ses soupçons lui causèrent donna de mauvaises heures à la princesse de Montpensier. Le comte de Chabanes, selon sa coutume, prit soin d'empêcher qu'ils ne se brouillassent tout-à-fait, afin de persuader par-là à la princesse combien la passion qu'il avait pour elle était sincère et désintéressée. Il ne put s'empêcher de lui demander quel effet avait produit en elle la vue du duc de Guise. Elle lui apprit qu'elle en avait été troublée, par la honte du souvenir de l'inclination qu'elle lui avait autrefois témoignée ; quelle l'avait trouvé beaucoup mieux fait qu'il n'était en ce temps-là ; et que même il lui avait paru qu'il voulait lui persuader qu'il l'aimait encore ; mais elle l'assura en même temps que rien ne pouvait ébranler la résolution qu'elle avait prise de ne s'engager jamais. Le comte de Chabanes eut bien de la joie d'apprendre cette résolution ; mais rien ne le pouvait rassurer sur le duc de Guise. Il témoigna à la princesse qu'il appréhendait extrêmement que les premières impressions ne revinssent bientôt, et il lui fit comprendre la mortelle douleur qu'il aurait, pour leur intérêt commun, s'il la voyait un jour changer de sentiments. La princesse de Montpensier, continuant toujours son procédé avec lui, ne répondait presque pas à ce qu'il lui disait de sa passion, et ne considérait toujours en lui que la qualité du meilleur ami du monde, sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'amant.

Les armées étant remises sur pied, tous les princes y retournèrent ; et le prince de Montpensier trouva bon que sa femme s'en vînt à Paris, pour n'être plus si proche des lieux où se faisait la guerre. Les huguenots assiégèrent la ville de Poitiers. Le duc de Guise s'y jeta pour la défendre, et il y fit des actions qui suffiraient seules pour rendre glorieuse une autre vie que la sienne. Ensuite la bataille de Moncontour se donna. Le duc d'Anjou, après avoir pris Saint-Jean-d'Angely, tomba malade, et quitta en même temps l'armée, soit par la violence de son mal, soit par l'envie qu'il avait de revenir goûter le repos et les douceurs de Paris, où la présence de la princesse de Montpensier n'était pas la moindre raison qui l'attirât. L'armée demeura sous le commandement du prince de Montpensier ; et, peu de temps après, la paix étant faite, toute la cour se trouva à Paris. La beauté de la princesse effaça toutes celles qu'on avait admirées jusque alors. Elle attira les yeux de tout le monde par les charmes de son esprit et de sa personne. Le duc d'Anjou ne changea pas à Paris les sentiments qu'il avait conçus pour elle à Champigny ; il prit un soin extrême de le lui faire connaître par toutes sortes de soins, prenant garde, toutefois, à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatants, de peur de donner de la jalousie au prince son mari. Le duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux ; et, voulant, par plusieurs raisons, tenir sa passion cachée, il se résolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencements qui font toujours naître le bruit et l'éclat. Étant un jour chez la reine, à une heure où il y avait très-peu de monde, la reine s'étant retirée pour parler d'affaire avec le cardinal de Lorraine, la princesse de Montpensier y arriva. Il se résolut de prendre ce moment pour lui parler, et s'approchant d'elle :

- Je vais vous surprendre, madame, lui dit-il, et vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois, mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant, que ni votre sévérité, ni la haine de M. le prince de Montpensier, ni la concurrence du premier prince du royaume, ne sauraient lui ôter un moment de sa violence. Il aurait été plus respectueux de vous la faire connaître par mes actions que par mes paroles ; mais, madame, mes actions l'auraient apprise à d'autres aussi-bien qu'à vous, et je souhaite que vous sachiez seule que je suis assez hardi pour vous adorer.

La princesse fut d'abord si surprise et si troublée de ce discours, qu'elle ne songea pas à l'interrompre ; mais ensuite, étant revenue à elle, et commençant à lui répondre, le prince de Montpensier entra. Le trouble et l'agitation étaient peints sur le visage de la princesse ; la vue de son mari acheva de l'embarrasser, de sorte qu'elle lui en laissa plus entendre que le duc de Guise ne lui en venait de dire. La reine sortit de son cabinet, et le duc se retira pour guérir la jalousie de ce prince. La princesse de Montpensier trouva, le soir, dans l'esprit de son mari tout le chagrin imaginable. Il s'emporta contre elle avec des violences épouvantables, et lui défendit de parler jamais au duc de Guise. Elle se retira bien triste dans son appartement, et bien occupée des aventures qui lui étaient arrivées ce jour-là. Le jour suivant, elle revint le duc de Guise chez la reine ; mais il ne l'aborda pas, et se contenta de sortir un peu après elle, pour lui faire voir qu'il n'y avait que faire quand elle n'y était pas. Il ne se passait point de jour qu'elle ne reçût mille marques cachées de la passion de ce duc, sans qu'il essayât de lui en parler, que lorsqu'il ne pouvait être vu de personne. Comme elle était bien persuadée de cette passion, elle commença, nonobstant toutes les résolutions qu'elle avait faites à Champigny, à sentir, dans le fond de son cœur, quelque chose de ce qui y avait été autrefois.

Le duc d'Anjou, de son côté, n'oubliait rien pour lui témoigner son amour en tous les lieux où il la pouvait voir, et il la suivait continuellement chez la reine sa mère. La princesse sa sœur de qui il était aimé, en était traitée avec une rigueur capable de guérir toute autre passion que la sienne. On découvrit, en ce temps-là, que cette princesse, qui fut depuis la reine de Navarre, eut quelque attachement pour le duc de Guise ; et ce qui le fit découvrir davantage fut le refroidissement qui parut du duc d'Anjou pour le duc de Guise. La princesse de Montpensier apprit cette nouvelle, qui ne lui fut pas indifférente, et qui lui fit sentir qu'elle prenait plus d'intérêt au duc de Guise qu'elle ne pensait. M. de Montpensier, son beau-père, épousant alors mademoiselle de Guise, sœur de ce duc, elle était contrainte de le voir souvent dans les lieux où les cérémonies des noces les appelaient l'un et l'autre. La princesse de Montpensier ne pouvant plus souffrir qu'un homme que toute la France croyait amoureux de Madame, osât lui dire qu'il l'était d'elle, et se sentant offensée, et quasi affligée de s'être trompée

elle-même, un jour que le duc de Guise la rencontra chez sa sœur, un peu éloignée des autres, et qu'il lui voulut parler de sa passion, elle l'interrompit brusquement, et lui dit d'un ton de voix qui marquait sa colère :

- Je ne comprends pas qu'il faille, sur le fondement d'une faiblesse dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne comme moi, et surtout quand on l'est d'une autre à la vue de toute la cour.

Le duc de Guise, qui avait beaucoup d'esprit et qui était fort amoureux, n'eut besoin de consulter personne pour entendre tout ce que signifiaient les paroles de la princesse. Il lui répondit avec beaucoup de respect :

- J'avoue, madame, que j'ai eu tort de ne pas mépriser l'honneur d'être beau-frère de mon roi, plutôt que de vous laisser soupçonner un moment que je pouvais désirer un autre cœur que le vôtre ; mais, si vous voulez me faire la grâce de m'écouter, je suis assuré de me justifier auprès de vous.

La princesse de Montpensier ne répondit point ; mais elle ne s'éloigna pas, et le duc de Guise, voyant qu'elle lui donnait l'audience qu'il souhaitait, lui apprit que, sans s'être attiré les bonnes grâces de Madame par aucun soin, elle l'en avait honoré ; que, n'ayant nulle passion pour elle, il avait très-mal répondu à l'honneur qu'elle lui faisait, jusqu'à ce qu'elle lui eût donné quelque espérance de l'épouser ; qu'à la vérité, la grandeur où ce mariage pouvait l'élever l'avait obligé de lui rendre plus de devoirs ; et que c'était ce qui avait donné lieu au soupçon qu'en avaient eu le roi et le duc d'Anjou ; que l'opposition de l'un ni de l'autre ne le dissuadait pas de son dessein ; mais que, si ce dessein lui déplaisait, il l'abandonnait, dès l'heure même, pour n'y penser de sa vie. Le sacrifice que le duc de Guise faisait à la princesse lui fit oublier toute la rigueur et toute la colère avec laquelle elle avait commencé de lui parler. Elle changea de discours, et se mit à l'entretenir de la faiblesse qu'avait eue Madame de l'aimer la première, et de l'avantage considérable qu'il recevrait en l'épousant. Enfin, sans rien dire d'obligeant au duc de Guise, elle lui fit revoir mille choses agréables, qu'il avait trouvées autrefois en mademoiselle de Mézières. Quoiqu'ils ne se fussent point parlé depuis longtemps, ils se trouvèrent accoutumés l'un à l'autre, et leurs cœurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur était pas inconnu. Ils finirent cette agréable conversation, qui laissa une sensible joie dans l'esprit du duc de Guise. La princesse n'en eut pas une petite de connaître qu'il l'aimait véritablement. Mais, quand elle fut dans son cabinet, quelles réflexions ne fit-elle point sur la honte de s'être laissée fléchir si aisément aux excuses du duc de Guise, sur l'embarras où elle s'allait plonger en s'engageant dans une chose qu'elle avait regardée avec tant d'horreur, et sur les effroyables malheurs où la jalousie de son mari la pouvait jeter ! Ces pensées lui firent faire de nouvelles résolutions, mais qui se dissipèrent dès le lendemain par la vue du duc de Guise. Il ne manquait point de lui rendre un compte exact de ce qui se passait entre Madame et lui. La nouvelle alliance de leurs maisons lui donnait occasion de lui parler souvent ; mais il n'avait pas peu de peine à la guérir de la jalousie que lui donnait la beauté de Madame, contre laquelle il n'y avait point de serment qui la pût rassurer. Cette jalousie servait à la princesse de Montpensier à défendre le reste de son cœur contre les soins du duc de Guise, qui en avait déjà gagné la plus grande partie. Le mariage du roi avec la fille de l'empereur Maximilien remplit la cour de fêtes et de réjouissances. Le roi fit un ballet, où dansaient Madame et toutes les princesses. La princesse de Montpensier pouvait seule lui disputer le prix de la beauté. Le duc d'Anjou dansait une entrée de Maures ; et le duc de Guise, avec quatre autres, était de son entrée. Leurs habits étaient tous pareils, comme le sont d'ordinaire les habits de ceux qui dansent une même entrée. La première fois que le ballet se dansa, le duc de Guise, devant que de danser, n'ayant pas encore son masque, dit quelques mots en passant à la princesse de Montpensier. Elle s'aperçut bien que le prince son mari y avait pris garde, ce qui la mit en inquiétude. Quelque temps après, voyant le duc d'Anjou avec son masque et son habit de Maure, qui venait pour lui parler, troublée de son inquiétude, elle crut que c'était encore le duc de Guise, et s'approchant de lui :

- N'ayez des yeux ce soir que pour Madame, lui dit-elle ; je n'en serai point jalouse ; je vous l'ordonne : on m'observe ; ne m'approchez plus.

Elle se retira sitôt qu'elle eut achevé ces paroles. Le duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit, dans ce moment, qu'il avait un rival aimé. Il comprit, par le nom de Madame, que ce rival était le duc de Guise ; et il ne put douter que la princesse sa sœur ne fût le sacrifice qui avait rendu la princesse de Montpensier favorable aux vœux de son rival. La jalousie, le dépit et la rage, se joignant à la haine qu'il avait déjà pour lui, firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, et il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir, si la dissimulation, qui lui était naturelle, ne fût venue à son secours, et ne l'eût obligé, par des raisons puissantes, en l'état qu'étaient les choses, à ne rien entreprendre contre le duc de Guise. Il ne put toutefois se refuser le plaisir de lui apprendre qu'il savait le secret de son amour ; et l'abordant en sortant de la salle où l'on avait dansé :

- C'est trop, lui dit-il, d'oser lever les yeux jusqu'à ma sœur, et de m'ôter ma maîtresse. La considération du roi m'empêche d'éclater ; mais souvenez-vous que la perte de votre vie sera peut-être la moindre chose dont je punirai quelque jour votre témérité.

La fierté du duc de Guise n'était pas accoutumée à de telles menaces ; il ne put néanmoins y répondre, parce que le roi, qui sortait dans ce moment, les appela tous deux ; mais elles gravèrent dans son cœur un désir de vengeance qu'il travailla toute sa vie à satisfaire. Dès le même soir, le duc d'Anjou lui rendit toutes sortes de mauvais offices auprès du roi. Il lui persuada que jamais Madame ne consentirait d'être mariée avec le roi de Navarre, avec qui on proposait de la marier, tant que l'on souffrirait que le duc de Guise l'approchât ; et qu'il était honteux de souffrir qu'un de ses sujets, pour satisfaire à sa vanité, apportât de l'obstacle à une chose qui devait donner la paix à la France. Le roi avait déjà assez d'aigreur contre le duc de Guise : ce discours l'augmenta si fort, que, le voyant le lendemain, comme il se présentait pour entrer au bal chez la reine, paré d'un nombre infini

de pierreries, mais plus paré encore de sa bonne mine, il se mit à l'entrée de la porte, et lui demanda brusquement où il allait. Le duc, sans s'étonner, lui dit qu'il venait pour lui rendre ses très-humbles services : à quoi le roi répliqua, qu'il n'avait pas besoin de ceux qu'il lui rendait, et se tourna, sans le regarder. Le duc de Guise ne laissa pas d'entrer dans la salle, outré, dans le cœur, et contre le roi et contre le duc d'Anjou. Mais sa douleur augmenta sa fierté naturelle, et, par une manière de dépit, il s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avait accoutumé ; joint que ce que lui avait dit le duc d'Anjou de la princesse de Montpensier l'empêchait de jeter les yeux sur elle. Le duc d'Anjou les observait soigneusement l'un et l'autre. Les yeux de cette princesse laissaient voir, malgré elle, quelque chagrin, lorsque le duc de Guise parlait à Madame. Le duc d'Anjou, qui avait compris, par ce qu'elle lui avait dit, en le prenant pour M. de Guise, qu'elle avait de la jalousie, espéra de les brouiller, et, se mettant auprès d'elle :

- C'est pour votre intérêt, madame, plutôt que pour le mien, lui dit-il, que je m'en vais vous apprendre que le duc de Guise ne mérite pas que vous l'ayez choisi à mon préjudice. Ne m'interrompez point, je vous prie, pour me dire le contraire d'une vérité que je ne sais que trop. Il vous trompe, madame, et vous sacrifie à ma sœur, comme il vous l'a sacrifiée. C'est un homme qui n'est capable que d'ambition ; mais, puisqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'est assez ; je ne m'opposerai pas à une fortune que je méritais sans doute mieux que lui ; je m'en rendrais indigne, si je m'opiniâtrais davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre possède. C'est trop de n'avoir pu attirer que votre indifférence : je ne veux pas y faire succéder la haine, en vous importunant plus longtemps de la plus fidèle passion qui fut jamais.

Le duc d'Anjou, qui était effectivement touché d'amour et de douleur, put à peine achever ces paroles, et, quoiqu'il eût commencé son discours dans un esprit de dépit et de vengeance, il s'attendrit, en considérant la beauté de la princesse, et la perte qu'il faisait, en perdant l'espérance d'en être aimé ; de sorte que, sans attendre sa réponse, il sortit du bal, feignant de se trouver mal, et s'en alla chez lui rêver à son malheur. La princesse de Montpensier demeura affligée et troublée, comme on se le peut imaginer. Voir sa réputation et le secret de sa vie entre les mains d'un prince qu'elle avait maltraité, et apprendre par lui, sans pouvoir en douter, qu'elle était trompée par son amant, étaient des choses peu capables de lui laisser la liberté d'esprit que demandait un lieu destiné à la joie. Il fallut pourtant demeurer en ce lieu, et aller souper ensuite chez la duchesse de Montpensier, sa belle-mère, qui l'emmena avec elle. Le duc de Guise, qui mourait d'impatience de lui conter ce qu'avait dit le duc d'Anjou le jour précédent, la suivit chez sa sœur. Mais quel fut son étonnement, lorsque, voulant entretenir cette belle princesse, il trouva qu'elle ne lui parlait que pour lui faire des reproches épouvantables ; et le dépit lui faisait faire ces reproches si confusément, qu'il n'y pouvait rien comprendre, sinon qu'elle l'accusait d'infidélité et de trahison. Accablé de désespoir de trouver une si grande augmentation de douleur où il avait espéré de se consoler de tous ses ennuis, et aimant cette princesse avec une passion qui ne pouvait plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il se détermina tout d'un coup.

- Vous serez satisfaite, madame, lui dit-il ; je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance royale n'aurait pu obtenir de moi. Il m'en coûtera ma fortune ; mais c'est peu de chose pour vous satisfaire.

Sans demeurer davantage chez la duchesse sa sœur il s'en alla trouver, à l'heure même, les cardinaux ses oncles, et, sur le prétexte du mauvais traitement qu'il avait reçu du roi, il leur fit voir une si grande nécessité pour sa fortune à faire paraître qu'il n'avait aucune pensée d'épouser madame, qu'il les obligea à conclure son mariage avec la princesse de Portien, duquel on avait déjà parlé. La nouvelle de ce mariage fut aussitôt sue par tout Paris. Tout le monde fut surpris, et la princesse de Montpensier en fut touchée de joie et de douleur. Elle fut bien aise de voir par-là le pouvoir qu'elle avait sur le duc ; et elle fut fâchée, en même temps, de lui avoir fait abandonner une chose aussi avantageuse que le mariage de Madame. Le duc, qui voulait au moins que l'amour le récompensât de ce qu'il perdait du côté de la fortune, pressa la princesse de lui donner une audience particulière, pour s'éclaircir des reproches injustes qu'elle lui avait faits. Il obtint qu'elle se trouverait chez la duchesse de Montpensier, sa sœur, à une heure que cette duchesse n'y serait pas, et qu'il pourrait l'entretenir en particulier. Le duc de Guise eut la joie de se pouvoir jeter à ses pieds, de lui parler en liberté de sa passion, et de lui dire ce qu'il avait souffert de ses soupçons. La princesse ne pouvait s'ôter de l'esprit ce que lui avait dit le duc d'Anjou, quoique le procédé du duc de Guise la dût absolument rassurer. Elle lui apprit le juste sujet qu'elle avait de croire qu'il l'avait trahie, puisque le duc d'Anjou savait ce qu'il ne pouvait avoir appris que de lui. Le duc de Guise ne savait par où se défendre, et était aussi embarrassé que la princesse de Montpensier à deviner ce qui avait pu découvrir leur intelligence. Enfin, dans la suite de leur conversation, comme elle lui remontrait qu'il avait eu tort de précipiter son mariage avec la princesse de Portien, et d'abandonner celui de Madame, qui lui était si avantageux, elle lui dit qu'il pouvait bien juger qu'elle n'en eût eu aucune jalousie, puisque, le jour du ballet, elle-même l'avait conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame. Le duc de Guise lui dit qu'elle avait eu intention de lui faire ce commandement, mais qu'assurément elle ne le lui avait pas fait. La princesse lui soutint le contraire. Enfin, à force de disputer et d'approfondir, ils trouvèrent qu'il fallait qu'elle se fût trompée dans la ressemblance des habits, et qu'elle-même eût appris au duc d'Anjou ce qu'elle accusait le duc de Guise de lui avoir appris. Le duc de Guise, qui était presque justifié dans son esprit par son mariage, le fut entièrement par cette conversation. Cette belle princesse ne put refuser son cœur à un homme qui l'avait possédé autrefois, et qui venait de tout abandonner pour elle. Elle consentit donc à recevoir ses vœux, et lui permit de croire qu'elle n'était pas insensible à sa passion. L'arrivée de la duchesse de Montpensier, sa belle-mère, finit cette conversation, et empêcha le duc de Guise de lui faire voir les transports de sa joie. Quelque temps après, la cour s'en allant à Blois, où la princesse de Montpensier la suivit, le mariage de Madame avec le roi de Navarre y fut conclu. Le duc de Guise, ne connaissant plus de grandeur ni de bonne fortune que celle d'être aimé de la princesse, vit avec joie

la conclusion de ce mariage, qui l'aurait comblé de douleur dans un autre temps. Il ne pouvait si bien cacher son amour, que le prince de Montpensier n'en entrevît quelque chose, lequel, n'étant plus maître de sa jalousie, ordonna à la princesse sa femme de s'en aller à Champigny. Ce commandement lui fut bien rude : il fallut pourtant obéir. Elle trouva moyen de dire adieu en particulier au duc de Guise ; mais elle se trouva bien embarrassée à lui donner des moyens sûrs pour lui écrire. Enfin, après avoir bien cherché, elle jeta les yeux sur le comte de Chabanes, qu'elle comptait toujours pour son ami, sans considérer qu'il était son amant. Le duc de Guise, qui savait à quel point ce comte était ami du prince de Montpensier, fut épouvanté qu'elle le choisît pour son confident ; mais elle lui répondit si bien de sa fidélité, qu'elle le rassura. Il se sépara d'elle avec toute la douleur que peut causer l'absence d'une personne que l'on aime passionnément. Le comte de Chabanes, qui avait toujours été malade à Paris pendant le séjour de la princesse de Montpensier à Blois, sachant qu'elle s'en allait à Champigny, la fut trouver sur le chemin, pour s'en aller avec elle. Elle lui fit mille caresses et mille amitiés, et lui témoigna une impatience extraordinaire de s'entretenir en particulier, dont il fut d'abord charmé. Mais quels furent son étonnement et sa douleur, quand il trouva que cette impatience n'allait qu'à lui conter qu'elle était passionnément aimée du duc de Guise, et qu'elle l'aimait de la même sorte ! Son étonnement et sa douleur ne lui permirent pas de répondre. La princesse, qui était pleine de sa passion, et qui trouvait un soulagement extrême à lui en parler, ne prit pas garde à son silence, et se mit à lui conter jusqu'aux plus petites circonstances de son aventure. Elle lui dit comme le duc de Guise et elle étaient convenus de recevoir, par son moyen, les lettres qu'ils devaient s'écrire. Ce fut le dernier coup pour le comte de Chabanes, de voir que sa maîtresse voulait qu'il servît son rival, et qu'elle lui en faisait la proposition comme d'une chose qui lui devait être agréable. Il était si absolument maître de lui-même, qu'il lui cacha tous ses sentiments. Il lui témoigna seulement la surprise où il était de voir en elle un si grand changement. Il espéra d'abord que ce changement, qui lui ôtait toute espérance, lui ôterait aussi toute sa passion ; mais il trouva cette princesse si charmante, sa beauté naturelle étant encore beaucoup augmentée par une certaine grâce que lui avait donnée l'air de la cour, qu'il sentit qu'il l'aimait plus que jamais. Toutes les confidences qu'elle lui faisait sur la tendresse et sur la délicatesse de ses sentiments pour le duc de Guise lui faisaient voir le prix du cœur de cette princesse, et lui donnaient un vif désir de le posséder. Comme sa passion était la plus extraordinaire du monde, elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire, car elle le fit résoudre de porter à sa maîtresse les lettres de son rival. L'absence du duc de Guise donnait un chagrin mortel à la princesse de Montpensier, et, n'espérant de soulagement que par ses lettres, elle tourmentait incessamment le comte de Chabanes, pour savoir s'il n'en recevait point, et se prenait quasi à lui de n'en avoir pas assez tôt. Enfin, il en reçut par un gentilhomme du duc de Guise, et il les lui apporta à l'heure même, pour ne lui retarder pas sa joie d'un moment. Celle qu'elle eut de les recevoir fut extrême. Elle ne prit pas le soin de la cacher, et lui fit avaler à longs traits tout le poison imaginable, en lui lisant ces lettres et la réponse tendre et galante qu'elle y faisait. Il porta cette réponse au gentilhomme, avec la même fidélité avec laquelle il avait rendu la lettre à la princesse, mais avec plus de douleur. Il se consola pourtant un peu, dans la pensée que cette princesse ferait quelque réflexion sur ce qu'il faisait pour elle, et qu'elle lui en témoignerait de la reconnaissance. La trouvant de jour en jour plus rude pour lui, par le chagrin qu'elle avait d'ailleurs, il prit la liberté de la supplier de penser un peu à ce qu'elle lui faisait souffrir. La princesse, qui n'avait dans la tête que le duc de Guise, et qui ne trouvait que lui seul digne de l'adorer, trouva si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle, qu'elle maltraita bien plus le comte de Chabanes en cette occasion, qu'elle n'avait fait la première fois qu'il lui avait parlé de son amour. Quoique sa passion, aussi bien que sa patience, fût extrême, et à toute épreuve, il quitta la princesse et s'en alla chez un de ses amis dans le voisinage de Champigny, d'où il lui écrivit avec toute la rage que pouvait lui causer un si étrange procédé, mais néanmoins avec tout le respect qui était dû à sa qualité ; et, par sa lettre, il lui disait un éternel adieu. La princesse commença à se repentir d'avoir si peu ménagé un homme sur qui elle avait tant de pouvoir ; et, ne pouvant se résoudre à le perdre, non-seulement à cause de l'amitié qu'elle avait pour lui, mais aussi par l'intérêt de son amour, pour lequel il lui était tout-à-fait nécessaire, elle lui manda qu'elle voulait absolument lui parler encore une fois, et, après cela, qu'elle le laissait libre de faire ce qu'il lui plairait. L'on est bien faible quand on est amoureux. Le comte revint, et, en moins d'une heure, la beauté de la princesse de Montpensier, son esprit et quelques paroles obligantes, le rendirent plus soumis qu'il n'avait jamais été, et il lui donna même des lettres du duc de Guise, qu'il venait de recevoir. Pendant ce temps, l'envie qu'on eut à la cour d'y faire venir les chefs du parti huguenot, pour cet horrible dessein qu'on exécuta le jour de la Saint-Barthélemy, fit que le roi, pour les mieux tromper, éloigna de lui tous les princes de la maison de Bourbon et tous ceux de la maison de Guise. Le prince de Montpensier s'en retourna à Champigny, pour achever d'accabler la princesse sa femme par sa présence. Le duc de Guise s'en alla à la campagne, chez le cardinal de Lorraine, son oncle. L'amour et l'oisiveté mirent dans son esprit un si violent désir de voir la princesse de Montpensier, que, sans considérer ce qu'il hasardait pour elle et pour lui, il feignit un voyage, et, laissant tout son train dans une petite ville, il prit avec lui ce seul gentilhomme qui avait déjà fait plusieurs voyages à Champigny, et il s'y en alla en poste. Comme il n'avait point d'autre adresse que celle du comte de Chabanes, il lui fit écrire un billet par ce même gentilhomme, par lequel ce gentilhomme le pria de le venir trouver en un lieu qu'il lui marquait. Le comte de Chabanes, croyant que c'était seulement pour recevoir des lettres du duc de Guise, l'alla trouver ; mais il fut extrêmement surpris, quand il vit le duc de Guise, et il n'en fut pas moins affligé. Ce duc, occupé de son dessein, ne prit non plus garde à l'embarras du comte que la princesse de Montpensier avait fait à son silence lorsqu'elle lui avait conté son amour. Il se mit à lui exagérer sa passion, et à lui faire comprendre qu'il mourrait infailliblement, s'il ne lui faisait obtenir de la princesse la permission de la voir. Le comte de Chabanes lui répondit froidement qu'il dirait à cette princesse tout ce qu'il souhaitait qu'il lui dît, et qu'il viendrait lui en rendre réponse.

Il s'en retourna à Champigny, combattu de ses propres sentiments, mais avec une violence qui lui ôtait quelquefois toute sorte de connaissance. Souvent il prenait la résolution de renvoyer le duc de Guise sans le dire à la princesse de Montpensier ; mais la fidélité exacte qu'il lui avait promise changeait aussitôt sa résolution. Il arriva auprès d'elle, sans savoir ce qu'il devait faire ; et, apprenant que le prince de Montpensier était à la chasse, il alla droit à l'appartement de la princesse, qui, le voyant troublé, fit retirer aussitôt ses femmes pour savoir le sujet de ce trouble. Il lui dit, en se modérant le plus qu'il lui fut possible, que le duc de Guise était à une lieue de Champigny, et qu'il souhaitait passionnément de la voir. La princesse fit un grand cri à cette nouvelle, et son embarras ne fut guère moindre que celui du comte. Son amour lui présenta d'abord la joie qu'elle aurait de voir un homme qu'elle aimait si tendrement : mais, quand elle pensa combien cette action était contraire à sa vertu, et qu'elle ne pouvait voir son amant qu'en le faisant entrer la nuit chez elle, à l'insu de son mari, elle se trouva dans une extrémité épouvantable. Le comte de Chabanes attendait sa réponse comme une chose qui allait décider de sa vie ou de sa mort. Jugeant de l'incertitude de la princesse par son silence, il prit la parole pour lui représenter tous les périls où elle s'exposerait par cette entrevue ; et, voulant lui faire voir qu'il ne lui tenait pas ce discours pour ses intérêts, il lui dit :

- Si, après tout ce que je viens de vous représenter, madame, votre passion est la plus forte, et que vous désiriez voir le duc de Guise, que ma considération ne vous en empêche point, si celle de votre intérêt ne le fait pas. Je ne veux point priver d'une si grande satisfaction une personne que j'adore, ni être cause qu'elle cherche des personnes moins fidèles que moi pour se la procurer. Oui, madame, si vous le voulez, j'irai quérir le duc de Guise dès ce soir, car il est trop périlleux de le laisser plus longtemps où il est, et je l'amènerai dans votre appartement.

- Mais par où et comment, interrompit la princesse ?

- Ah ! Madame, s'écria le comte, c'en est fait, puisque vous ne délibérez plus que sur les moyens. Il viendra, madame, ce bienheureux amant. Je l'amènerai par le parc : donnez ordre seulement à celle de vos femmes à qui vous vous fiez le plus, qu'elle baisse, précisément à minuit, le petit pont-levis, qui donne de votre antichambre dans le parterre, et ne vous inquiétez pas du reste.

En achevant ces paroles, il se leva ; et, sans attendre d'autre consentement de la princesse de Montpensier, il remonta à cheval, et vint trouver le duc de Guise, qui l'attendait avec une impatience extrême. La princesse de Montpensier demeura si troublée, qu'elle fut quelque temps sans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeler le comte de Chabanes, pour lui défendre d'amener le duc de Guise ; mais elle n'en eut pas la force. Elle pensa que, sans le rappeler, elle n'avait qu'à ne point faire abaisser le pont. Elle crut qu'elle continuerait dans cette résolution. Quand l'heure de l'assignation approcha, elle ne put résister davantage à l'envie de voir un amant qu'elle croyait si digne d'elle, et elle instruisit une de ses femmes de tout ce qu'il fallait faire pour introduire le duc de Guise dans son appartement. Cependant, et ce duc et le comte de Chabanes approchaient de Champigny ; mais dans un état bien différent : le duc abandonnait son âme à la joie et à tout ce que l'espérance inspire de plus agréable, et le comte s'abandonnait à un désespoir et à une rage qui le poussèrent mille fois à donner de son épée au travers du corps de son rival. Enfin ils arrivèrent au parc de Champigny, où ils laissèrent leurs chevaux à l'écuyer du duc de Guise ; et, passant par des brèches qui étaient aux murailles, ils vinrent dans le parterre. Le comte de Chabanes, au milieu de son désespoir, avait toujours quelque espérance que la raison reviendrait à la princesse de Montpensier, et qu'elle prendrait enfin la résolution de ne point voir le duc de Guise. Quand il vit ce petit pont abaissé, ce fut alors qu'il ne put douter du contraire, et ce fut aussi alors qu'il fut tout prêt à se porter aux dernières extrémités ; mais, venant à penser que, s'il faisait du bruit, il serait ouï apparemment du prince de Montpensier, dont l'appartement donnait sur le même parterre, et que tout ce désordre tomberait ensuite sur la personne qu'il aimait le plus, sa rage se calma à l'heure même, et il acheva de conduire le duc de Guise aux pieds de sa princesse. Il ne put se résoudre à être témoin de leur conversation, quoique la princesse lui témoignât le souhaiter, et qu'il l'eût bien souhaité lui-même. Il se retira dans un petit passage, qui était du côté de l'appartement du prince de Montpensier, ayant dans l'esprit les plus tristes pensées qui aient jamais occupé l'esprit d'un amant. Cependant, quelque peu de bruit qu'ils eussent fait en passant sur le pont, le prince de Montpensier, qui par malheur était éveillé dans ce moment, l'entendit, et fit lever un de ses valets de chambre pour voir ce que c'était. Le valet de chambre mit la tête à la fenêtre, et, au travers de l'obscurité de la nuit, il aperçut que le pont était abaissé. Il en avertit son maître, qui lui commanda en même temps d'aller dans le parc voir ce que ce pouvait être. Un moment après, il se leva lui-même, étant inquiet de ce qu'il lui semblait avoir ouï marcher quelqu'un, et s'en vint droit à l'appartement de la princesse sa femme, qui répondait sur le pont. Dans le moment qu'il approchait de ce petit passage où était le comte de Chabanes, la princesse de Montpensier, qui avait quelque honte de se trouver seule avec le duc de Guise, pria plusieurs fois le comte d'entrer dans sa chambre. Il s'en excusa toujours, et, comme elle l'en pressait davantage, possédé de rage et de fureur, il lui répondit si haut qu'il fut ouï du prince de Montpensier ; mais si confusément que ce prince entendit seulement la voix d'un homme, sans distinguer celle du comte. Une pareille aventure eût donné de l'emportement à un esprit et plus tranquille et moins jaloux : aussi mit-elle d'abord l'excès de la rage et de la fureur dans celui du prince. Il heurta aussitôt à la porte avec impétuosité, et, criant pour se faire ouvrir, il donna la plus cruelle surprise du monde à la princesse, au duc de Guise et au comte de Chabanes. Le dernier, entendant la voix du prince, comprit d'abord qu'il était impossible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la chambre de la princesse sa femme, et, la grandeur de sa passion lui montrant en ce moment, que, s'il y trouvait le duc de Guise, madame de Montpensier aurait la douleur de le voir tuer à ses yeux, et que la vie même de cette princesse ne serait pas en sûreté, il résolut, par une générosité sans exemple, de s'exposer pour sauver une

maîtresse ingrate et un rival aimé. Pendant que le prince de Montpensier donnait mille coups à la porte, il vint au duc de Guise, qui ne savait quelle résolution prendre, et il le mit entre les mains de cette femme de madame de Montpensier qui l'avait fait entrer par le pont, pour le faire sortir par le même lieu, pendant qu'il s'exposerait à la fureur du prince. À peine le duc était hors de l'antichambre, que le prince, ayant enfoncé la porte du passage, entra dans la chambre comme un homme possédé de fureur et qui cherchait sur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le comte de Chabanes, et qu'il le vit immobile, appuyé sur la table, avec un visage où la tristesse était peinte, il demeura immobile lui-même : et la surprise de trouver, et seul et la nuit, dans la chambre de sa femme l'homme du monde qu'il aimait le mieux, le mit hors d'état de pouvoir parler. La princesse était à demi-évanouie sur des carreaux, et jamais peut-être la fortune n'a mis trois personnes en des états si pitoyables. Enfin, le prince de Montpensier, qui ne croyait pas ce qu'il voyait, et qui voulait démêler ce chaos où il venait de tomber, adressant la parole au comte, d'un ton qui faisait voir qu'il avait encore de l'amitié pour lui :

- Que vois-je, lui dit-il ? Est-ce une illusion ou une vérité ? Est-il possible qu'un homme que j'ai aimé si chèrement choisisse ma femme entre toutes les autres femmes, pour la séduire ? Et vous, madame, dit-il à la princesse, en se tournant de son côté, n'était-ce point assez de m'ôter votre cœur et mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pouvait consoler de ces malheurs ? Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, et éclaircissez-moi d'une aventure que je ne puis croire telle qu'elle me paraît.

La princesse n'était pas capable de répondre, et le comte de Chabanes ouvrit plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler :

- Je suis criminel à votre égard, lui dit-il enfin, et indigne de l'amitié que vous avez eue pour moi ; mais ce n'est pas de la manière que vous pouvez l'imaginer. Je suis plus malheureux que vous, et plus désespéré ; je ne saurais vous en dire davantage. Ma mort vous vengera, et, si vous voulez me la donner tout à l'heure, vous me donnerez la seule chose qui peut m'être agréable.

Ces paroles, prononcées avec une douleur mortelle et avec un air qui marquait son innocence, au lieu d'éclaircir le prince de Montpensier, lui persuadaient de plus en plus qu'il y avait quelque mystère dans cette aventure, qu'il ne pouvait deviner ; et, son désespoir s'augmentant par cette incertitude :

- Ôtez-moi la vie vous-même, lui dit-il, ou donnez-moi l'éclaircissement de vos paroles ; je n'y comprends rien : vous devez cet éclaircissement à mon amitié : vous le devez à ma modération ; car tout autre que moi aurait déjà vengé sur votre vie un affront si sensible.

- Les apparences sont bien fausses, interrompit le comte.

- Ah ! c'est trop, répliqua le prince ; il faut que je me venge, et puis je m'éclaircirai à loisir.

En disant ces paroles, il s'approcha du comte de Chabanes avec l'action d'un homme emporté de rage. La princesse, craignant quelque malheur (ce qui ne pouvait pourtant pas arriver, son mari n'ayant point d'épée), se leva pour se mettre entre deux. La faiblesse où elle était la fit succomber à cet effort, et, comme elle approchait de son mari, elle tomba évanouie à ses pieds. Le prince fut encore plus touché de cet évanouissement qu'il n'avait été de la tranquillité où il avait trouvé le comte, lorsqu'il s'était approché de lui ; et, ne pouvant plus soutenir la vue de deux personnes qui lui donnaient des mouvements si tristes, il tourna la tête de l'autre côté, et se laissa tomber sur le lit de sa femme, accablé d'une douleur incroyable. Le comte de Chabanes, pénétré de repentir d'avoir abusé d'une amitié dont il recevait tant de marques, et, ne trouvant pas qu'il pût jamais réparer ce qu'il venait de faire, sortit brusquement de la chambre, et, passant par l'appartement du prince, dont il trouva les portes ouvertes, il descendit dans la cour ; il se fit donner des chevaux, et s'en alla dans la campagne, guidé par son seul désespoir. Cependant, le prince de Montpensier, qui voyait que la princesse ne revenait point de son évanouissement, la laissa entre les mains de ses femmes, et se retira dans sa chambre avec une douleur mortelle. Le duc de Guise, qui était sorti heureusement du parc, sans savoir quasi ce qu'il faisait, tant il était troublé, s'éloigna de Champigny de quelques lieues ; mais il ne put s'éloigner davantage, sans savoir des nouvelles de la princesse. Il s'arrêta dans une forêt, et envoya son écuyer pour apprendre du comte de Chabanes ce qui était arrivé de cette terrible aventure. L'écuyer ne trouva point le comte de Chabanes ; mais il apprit d'autres personnes que la princesse de Montpensier était extraordinairement malade. L'inquiétude du duc de Guise fut augmentée par ce que lui dit son écuyer ; et, sans la pouvoir soulager, il fut contraint de s'en retourner trouver ses oncles, pour ne pas donner de soupçon par un plus long voyage. L'écuyer du duc de Guise lui avait rapporté la vérité, en lui disant que madame de Montpensier était extrêmement malade ; car il était vrai que, sitôt que ses femmes l'eurent mise dans son lit, la fièvre lui prit si violemment, et avec des rêveries si horribles, que, dès le second jour, l'on craignit pour sa vie. Le prince feignit d'être malade, afin qu'on ne s'étonnât pas de ce qu'il n'entraît pas dans la chambre de sa femme. L'ordre qu'il reçut de s'en retourner à la cour, où l'on rappelait tous les princes catholiques pour exterminer les huguenots, le tira de l'embarras où il était. Il s'en alla à Paris, ne sachant ce qu'il avait à espérer ou à craindre du mal de la princesse sa femme. Il n'y fut pas sitôt arrivé, qu'on commença d'attaquer les huguenots en la personne d'un de leurs chefs, l'amiral de Châtillon ; et, deux jours après, l'on fit cet horrible massacre si renommé par toute l'Europe. Le pauvre comte de Chabanes, qui s'était venu cacher dans l'extrémité de l'un des faubourgs de Paris, pour s'abandonner entièrement à sa douleur, fut enveloppé dans la ruine des huguenots. Les personnes chez qui il s'était retiré l'ayant reconnu, et s'étant souvenues qu'on l'avait soupçonné d'être de ce parti, le massacrèrent cette même nuit qui fut si funeste à tant de gens. Le matin, le prince de Montpensier, allant donner quelques ordres hors la ville, passa dans la rue où était le corps de Chabanes. Il fut d'abord saisi d'étonnement à ce pitoyable spectacle ; ensuite, son amitié se réveillant, elle lui donna de la douleur ; mais le souvenir de l'offense qu'il croyait avoir reçue du comte lui donna enfin de la joie, et il fut bien aise de se voir vengé par les mains de la fortune. Le duc de Guise, occupé du désir de venger la

mort de son père, et, peu après, rempli de la joie de l'avoir vengée, laissa peu à peu éloigner de son âme le soin d'apprendre des nouvelles de la princesse de Montpensier ; et, trouvant la marquise de Noirmoutier, personne de beaucoup d'esprit et de beauté, et qui donnait plus d'espérance que cette princesse, il s'y attacha entièrement et l'aima avec une passion démesurée, et qui dura jusqu'à sa mort. Cependant, après que le mal de madame de Montpensier fut venu au dernier point, il commença à diminuer : la raison lui revint ; et, se trouvant un peu soulagée par l'absence du prince son mari, elle donna quelque espérance de sa vie. Sa santé revenait pourtant avec grand'peine, par le mauvais état de son esprit ; et son esprit fut travaillé de nouveau, quand elle se souvint qu'elle n'avait eu aucune nouvelle du duc de Guise pendant toute sa maladie. Elle s'enquit de ses femmes si elles n'avaient vu personne, si elles n'avaient point de lettres ; et, ne trouvant rien de ce qu'elle eût souhaité, elle se trouva la plus malheureuse du monde, d'avoir tout hasardé pour un homme qui l'abandonnait. Ce lui fut encore un nouvel accablement d'apprendre la mort du comte de Chabanes, qu'elle sut bientôt par les soins du prince son mari. L'ingratitude du duc de Guise lui fit sentir plus vivement la perte d'un homme dont elle connaissait si bien la fidélité. Tant de déplaisirs si pressants la remirent bientôt dans un état aussi dangereux que celui dont elle était sortie : et, comme madame de Noirmoutier était une personne qui prenait autant de soin de faire éclater ses galanteries que les autres en prennent de les cacher, celles du duc de Guise et d'elle étaient si publiques, que, toute éloignée et toute malade qu'était la princesse de Montpensier, elle les apprit de tant de côtés, qu'elle n'en put douter. Ce fut le coup mortel pour sa vie : elle ne put résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son mari, le cœur de son amant, et le plus parfait ami qui fut jamais. Elle mourut en peu de jours, dans la fleur de son âge, une des plus belles princesses du monde, et qui aurait été sans doute la plus heureuse, si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions.



Pierre Paul Rubens, *Portrait de Maria Serra Pallavicino*, 1606, huile sur toile, 241 cm x 140 cm, Kingston Lacy, Dorset